UNE

FAMILLE D'ÉMIGRÉS

4e SÉRIE GRAND IN-8°

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Élisa conduisait des bandes dans la campagne.

UNE

FAMILLE D'ÉMIGRÉS

PAR

J. GOURNAY

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCVIII

PQ
2227
G4F5

UNE

FAMILLE D'ÉMIGRÉS

I

Le château de Fligny s'élevait sur un coteau au bord de la Loire, ce fleuve le plus français de France, dont les flots s'en vont vers la mer comme de gais voyageurs qui chantent sur la route en traversant un beau pays.

Le comte de Fligny habitait la contrée depuis son enfance, et le château appartenait à sa famille depuis des siècles. On était en 1792, et malgré les dangers de l'époque il n'avait pas émigré. Ses ancêtres et lui-même avaient presque toujours vécu sur leurs terres, et les paysans le connaissaient trop pour ne pas le respecter. Il était à la fois leur seigneur et leur camarade; son nom était pour eux une tradition de famille, et d'ailleurs il était protégé par le culte qu'inspirait sa femme.

Les mendiants aimaient Mme de Fligny; ils l'aimaient, non seulement pour ses aumônes, mais aussi pour elle-même, comme le plus pauvre peuple aimait autrefois la

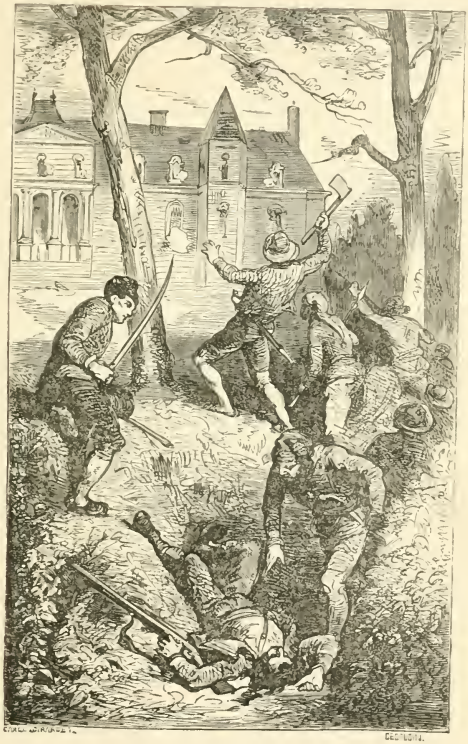
reine, majestueuse et clémente, symbole vivant de toute douceur féminine, fleur d'amour qui s'épanouissait au sol de la patrie. Les mendiants de Fligny aimaient la main qui donnait encore plus que le don de cette main; ils étaient, comme au temps féodal, les vassaux fidèles, les hommes liges de leur dame, et un jour ils le prouvèrent bravement.

Au printemps de l'année 1792, des bandes de patriotes pillards parcoururent les bords de la Loire, assiégèrent les châteaux, les saccagèrent, les brûlèrent, et brûlèrent aussi les châtelains quand ils purent les prendre.

Une de ces bandes vint d'abord attaquer le voisin de M. de Fligny, le marquis de Sarthenay, que l'on n'aimait pas dans le pays, parce qu'on le disait dur au pauvre monde et surtout aux braconniers. Des paysans guidèrent eux-mêmes la bande à travers bois jusqu'au château, et quand le village apprit la nouvelle, il vint tout entier regarder la scène et jouir de sa vengeance.

Mais le marquis, ancien maréchal de camp, arma ses domestiques et repoussa à coups de fusil l'assaut des brigands. Sa femme parut au balcon pendant la fusillade tenant dans ses bras son fils, le petit Albert, qui s'amusait de ce tapage et battait des mains. L'énergique gentilhomme arrêta ensuite quelques fuyards, et, reprenant ses droits de haut justicier, les interrogea, les jugea et les condamna séance tenante à être pendus dans la cour du château. Et les paysans, empoignés par une telle audace, reconnurent leur maître, allumèrent un feu de joie et dansèrent tout autour des pendus en acclamant

M. le marquis; en changeant de peur ils avaient changé d'idées.



Le marquis, ancien maréchal de camp, arma ses domestiques et repoussa l'assaut des brigands.

La bande, repoussée de Sarthenay, n'osant y retourner, mais enragée de sa lâcheté, erra dans les bois, puis résolut de se venger sur un autre aristocrate de défense

moins rude. Elle marcha sur Fligny; mais là une surprise l'attendait encore.

Les brigands étaient entrés dans la cour sans résistance, et déjà ils cherchaient des fagots pour l'incendie quand les portes des communs s'ouvrirent toutes grandes; tous les estropiés de dix lieues à la ronde sortaient en criant de colère. Ils étaient tous venus à Fligny quand ils avaient appris qu'une bande courait la campagne, et l'on n'avait pu les décider à s'en aller. Ils étaient restés dans les écuries, couchés sur des bottes de paille, et maintenant ils se jetaient comme des chiens de garde sur ces gens qui voulaient faire du mal à leur dame.

Il y avait là des bonshommes à jambe de bois, qui, d'une ruade de cette jambe, brisaient des cuisses, cassaient des genoux, écrasaient des pieds; des béquillards, qui assommaient avec leurs béquilles; des sourds et des muets, rageurs et misanthropes, qui contentaient en une fois les longues rancunes de leurs maladives susceptibilités; des aveugles frappaient dans le tas, sans parer les coups, terribles, lâchés dans les ténèbres, affolés de bruit, poussant droit devant eux, et leurs chiens les suivaient, les défendaient, sautaient à la gorge des brigands.

C'était la mobilisation de toute une cour des miracles; il y avait même un cul-de-jatte qui allait à la bataille dans sa roulotte et qui mordait les jacobins aux jambes, les tirait à terre, puis les frappait de ses petits bâtons de marche, qu'il avait aiguisés comme des poignards.

Au bruit de la lutte, le comte de Fligny sortit avec deux vieux serviteurs, plus hardis que les autres qui se

cachaient dans les caves; quelques coups de fusil avaient achevé la défaite des brigands; maintenant ils fuyaient, les uns par la route, les autres sur les pelouses qui dévalaient doucement jusqu'au bord de la Loire, et les terribles mendiants les poursuivaient. Dans l'ombre du soir, ils étaient effrayants, ces héroïques misérables, et les jacobins, devenus tout à coup superstitieux, se croyaient attaqués par une troupe de fantômes. Ils demandaient grâce, ils se rendaient à merci, et comme on ne les écoutait pas, ils se laissaient jeter à l'eau; leur déroute fut plus complète encore qu'à Sarthenay.

La nuit était tombée depuis longtemps quand les vainqueurs se trouvèrent réunis dans la cour, leur champ de bataille, autour d'un grand feu. La comtesse soignait les blessés, le comte versait à tous d'amples rasades. Une ivresse de joie et de fierté entrait au cœur de ces pauvres gens; ils se moquaient des domestiques peureux, qui, tout honteux, sortaient maintenant des caves; ils se racontaient leurs exploits, et Feigneux, le cul-de-jatte, affirmait qu'il deviendrait général et qu'il gagnerait de grandes batailles si seulement il lui poussait des jambes. La comtesse, souriante, lui répondait que les jambes n'étaient pas nécessaires, puisque le maréchal de Saxe allait au feu en voiture.

« Vrai! c'est bien vrai? » s'exclamait Feigneux, qui devenait rêveur.

Les aveugles se faisaient décrire la scène en caressant leurs chiens, qui aboyaient de joie et poussaient de petits gémissements de tendresse; les sourds criaient des injures

à l'ennemi disparu, et avaient encore des envies de se battre; les muets essayaient de parler et riaient d'un rire épais.

On servit un grand repas, et comme le curé du village achevait le *Benedicite*, des cavaliers arrivèrent, bride abattue, par la grande allée du château. Ce fut une alerte; on faillit renverser les bouteilles. Feigneux, poursuivant son rêve, cria :

« Garde à vous! voici la cavalerie de l'ennemi! »

C'était le marquis de Sarthenay qui venait au secours avec quelques-uns de ses gens.

« Vous arrivez trop tard pour la bataille, mais assez tôt pour le souper, lui dit le comte. Voici les vainqueurs. »

Et comme le marquis ouvrait de grands yeux étonnés :

« Oui, ce sont ces mendiants qui nous ont sauvés.

— Palsambleu! s'écria le marquis, s'il ne vous manquait pas des morceaux, vous seriez de bons soldats. »

Puis, s'inclinant devant la comtesse de Fligny :

« C'est votre charité, madame, qui a fait ces héros. »

II

Le marquis de Sarthenay et le comte de Fligny furent grands amis depuis ce soir-là. Ils ne l'étaient pas auparavant. Le comte, plus jeune, avait eu toutes les illusions libérales de la jeunesse; il avait fait, avec Lafayette, la campagne d'Amérique; il avait été enthousiaste des états généraux, et, dans les réunions de la noblesse pour l'élection des députés, il avait dit de la liberté et des droits du peuple beaucoup de choses que ne voulait point entendre le marquis de Sarthenay.

Celui-là connaissait les droits du roi et ceux des seigneurs, mais ne connaissait pas les droits du peuple et des roturiers. Il se croyait insulté quand on lui disait qu'un bourgeois était son égal; les pères du bourgeois et le bourgeois lui-même avaient-ils donné leur sang au roi comme ses pères et comme lui-même l'avaient fait? Toute la question était là pour lui. C'était un noble de race militaire, qui aimait sa race d'un amour exclusif. Son apparente dureté venait de cet esprit de caste, poussé à l'ex-

trême, qui lui faisait mépriser tout autre mérite que celui dont il était illustré; il y avait en lui toute la vieille haine de l'épée contre la toge; il voulait garder intact l'héritage que lui avaient légué ses ancêtres, longue lignée de héros, et surtout il entendait le défendre, cet héritage, contre ses ennemis de choix, contre les hommes qu'il détestait le plus au monde, les avocats, les gens de robe, qui montaient au pouvoir tandis que les vrais nobles en descendaient; et comme le tiers état, qui était plein de ces gens de robe, menait la révolution, le marquis de Sarthenay détestait le tiers état et la révolution; il les détestait en bloc, sans distinguer le bien du mal, l'esprit de réforme de l'esprit de révolte; il aimait le passé d'un amour entêté, d'une passion qui s'obstinait d'autant plus, qu'il sentait bien que les derniers restes de ce passé allaient disparaître dans une ruine définitive; et ce qui l'indignait surtout dans ce désastre, c'était l'avènement triomphant des avocats, cette puissance nouvelle de la parole. Ah! si le roi l'avait appelé, comme il aurait eu vite fait de chasser tous les robins! Mais non, le roi ne ferait rien, il se laisserait humilier, et déjà il n'était plus le roi : le marquis de Sarthenay le pensait depuis qu'il avait failli étouffer de rage en lisant le fameux défi de Mirabeau.

Le comte de Fligny, ce sentimental qui sacrifiait toute réalité à son rêve et tout le passé au chimérique avenir, avait longtemps irrité le marquis; ils avaient discuté, puis ils s'étaient disputés et presque querellés. Le marquis avait eu des mots très durs pour ce gentilhomme qui n'aimait pas sa race comme lui aimait la sienne; ils

ne se voyaient plus, se saluaient à peine et avaient même cessé de se visiter.

La comtesse de Fligny, blonde et svelte, douce dans la gaieté comme dans la tristesse, n'avait ni ressemblance physique ni parenté d'âme avec la marquise, grande femme brune, sans grâce et sans douceur, mais exubérante de force, qui ne connaissait ni la mélancolie ni le sourire, et qui vivait avec éclat et brusquerie, toute en dehors, toujours en action, originale et fantasque, courant la campagne, chassant le sanglier et cravachant les braconniers qu'elle rencontrait, aussi virile que son mari.

La comtesse avait regretté seulement de ne plus voir le petit Albert de Sarthenay, qui, lorsqu'elle allait chez la marquise, semblait toujours la reconnaître et lui demander des caresses. Chaque visite de Mme de Fligny était une joie pour l'enfant, qui lui souriait de son berceau d'un de ces sourires si ingénus que les tout petits réservent, dit-on, pour les anges qu'ils voient dans leur sommeil. Mme de Fligny aimait tant ce sourire, qui pourtant l'attristait : il lui donnait plus ardemment le regret de cette maternité qu'elle priait Dieu de lui accorder, mais qu'elle désespérait d'obtenir. Depuis qu'elle n'allait plus à Sarthenay, elle pensait souvent au petit enfant blond, et ce souvenir lui était à la fois doux et pénible : il tombait tristement dans le vide de son cœur.

Après la démarche si simplement brave du marquis de Sarthenay, la réconciliation fut complète entre les deux familles. Le marquis prit sa revanche en demandant ironiquement au comte si la révolution lui semblait

toujours aussi belle; et le comte avoua de bonne grâce qu'elle était moins aimable dans la réalité que dans les phrases qu'il avait tant aimées autrefois. Il fit son acte de contrition sans difficulté, sans arrière-pensée. Ce n'était point un raisonneur, mais un sentimental; et comme l'illusion qui soutenait le sentiment disparaissait, le sentiment lui-même devait disparaître : il ne cherchait point à sauver ses théories anciennes par quelque effort de logique.

Il y eut donc entre Fligny et Sarthenay un bon voisinage. Les deux hommes se découvraient des sympathies et s'aimaient en toute sincérité; ils s'étaient en quelque sorte reconnus l'un l'autre et ils fraternisaient; ils étaient étonnés maintenant de s'être presque haïs.

Le marquis de Sarthenay suivait les événements qui se déroulaient à Paris avec une indignation à la fois douloureuse et triomphante : ses prédictions s'accomplissaient, la révolution marchait à la destruction de tout ce passé qu'il aimait, et le comte de Fligny était triste parce que la révolution détruisait également par ses excès l'avenir qu'il avait désiré : il était le feuillant déçu et honteux de sa déception.

Mais les deux amis étaient distraits des événements politiques par des préoccupations qui les intéressaient de plus près. A mesure que la révolution devenait plus violente, la terreur entrait à Fligny et à Sarthenay : on rencontrait par les chemins des rôdeurs menaçants; on entendait parler vaguement de vengeances terribles que les jacobins de Nantes préparaient contre les deux aristos

qui les avaient battus; il y avait dans les villages des mauvais sujets qui chantaient la *Carmagnole,* le *Ça ira,* qui déclamaient contre le curé et contre le seigneur. A Sarthenay, un ancien fermier du marquis montait les têtes, disant qu'il fallait le forcer à émigrer et qu'ensuite on se partagerait ses terres; à Fligny, la comtesse avait été insultée, et personne ne l'avait défendue; les mendiants eux-mêmes ne venaient plus aussi nombreux, effrayés des menaces des jacobins. Feigneux seul arrivait chaque matin dans sa roulotte; il faisait la police autour du château; il apportait des nouvelles, et ces nouvelles étaient mauvaises : c'était la fuite du roi, son retour à Paris; puis le 10 août, puis la proclamation de la République.

Le lendemain Feigneux ne vint pas; on ne le revit pas de trois jours. Quand il reparut il était fort triste : le pauvre cul-de-jatte avait lu le bulletin de la victoire de Valmy; cette odeur de poudre l'avait grisé; il se croyait appelé par ce lointain écho du canon, et, fou de son rêve militaire, il avait voulu s'engager comme les autres, comme ceux qui avaient des jambes.

« Vous me mettrez sur un caisson, et je passerai au moins des boulets aux artilleurs, » avait-il dit.

On lui avait ri au nez.

« Quand vous ne serez plus là, répétait-il à la comtesse, sûrement je m'engagerai quand même.

— Quand nous ne serons plus là? interrogeait Mme de Fligny. Crois-tu, mon pauvre Feigneux, qu'il faut que nous partions?

— Oui, oui, répondait Feigneux en pleurant, il faut vous sauver, madame; moi, je vous défendrais toujours, mais les autres n'oseraient plus recommencer la bataille. Et puis... on viendra avec du canon cette fois. »

Ce n'était pas le premier avis que l'on recevait à Fligny; mais il était trop tard, la comtesse ne pouvait plus partir, s'exposer aux fatigues de cette fuite terrible : elle avait été enfin exaucée, elle n'avait plus au cœur ce chagrin qui lui rendait si triste le sourire du petit Albert. Mais, hélas! son bonheur sombrait dans tant d'inquiétude, qu'elle regrettait quelquefois ses imprudentes prières et qu'elle plaignait l'enfant qui allait naître dans ces jours horribles! Elle était affaiblie, souffrante, incapable de se mettre en voyage; elle se reprochait d'exposer à la mort son mari et avec lui le marquis et la marquise de Sarthenay, qui avaient déclaré bravement qu'ils attendraient leurs amis.

La marquise de Sarthenay était devenue l'amie de la comtesse. L'intrépide amazone avait été changée tout à coup après l'attaque du château; elle avait eu peur pour son enfant, non point au moment même du danger, mais plus tard, quand elle avait revu et revécu en imagination cette heure terrible. Elle était devenue ce qu'elle n'était pas encore, la mère de son fils; elle trouvait pour lui des caresses, des paroles tendres, des baisers de mère; une douceur inconnue avait fondu son cœur et transformé son âme. Aussi aimait-elle maintenant avec tendresse la douce Mme de Fligny; elles mettaient en commun leurs douleurs et leurs inquiétudes maternelles.

Les deux familles vivaient ensemble; elles cédaient à cet instinct de tous les êtres en péril qui cherchent à se

Le marquis allait tous les jours à Sarthenay, et tous les jours il en revenait plus sombre.

réunir; elles se recevaient l'une l'autre, tantôt à Sarthenay et tantôt à Fligny; puis, quand la comtesse s'affaiblit encore davantage, on s'installa à Fligny.

Le marquis allait tous les jours à Sarthenay, et tous les jours il en revenait plus sombre. Il avait, à chaque voyage, rencontré de plus sinistres figures, entendu de plus atroces menaces; tout le pays était en sourde révolte contre ses anciens seigneurs; on avait chassé les curés, remplacés par des prêtres constitutionnels qui prêchaient contre les nobles; le fermier du marquis répétait ses promesses aux paysans, qui devenaient enragés de cupidité.

Le marquis, cédant aux prières de sa femme, finit par ne plus sortir de Fligny. Ils restaient tous ensemble dans la chambre de la comtesse, et leur seule joie était le petit Albert, qui s'étonnait de tant de tristesse, et dont les yeux pleins de joie candide interrogeaient tous ces yeux pleins de larmes.

Les domestiques avaient presque tous déserté. Il ne restait que la vieille nourrice de la comtesse et le vieil écuyer du marquis, ancien soldat qui avait servi sous ses ordres. De tous les mendiants, Feigneux seul revenait fidèlement tous les matins, et tous les matins il répétait ses avis, que l'on cachait à la comtesse.

Le comte et le marquis, qui s'étaient tant querellés autrefois, n'avaient plus qu'un sujet de dispute.

« Il faut nous quitter, disait le comte; vous n'avez pas le droit, mon ami, d'exposer pour nous la vie de votre fils.

— Nous ne nous quitterons pas, répondait le marquis; nous nous confierons ensemble à la grâce de Dieu. »

Le comte avait été quelque peu voltairien; il aurait souri autrefois de la grâce de Dieu dont parlait le mar-

quis; maintenant il ne souriait plus. Il s'agenouillait tous les soirs quand le marquis, qui était l'aîné, récitait de sa forte voix de commandement la prière commune. Tous ces pauvres gens, qui sentaient la mort sur leurs têtes, priaient Dieu avec la ferveur de tout leur espoir, et quand les deux femmes se relevaient elles embrassaient en pleurant l'enfant blond, qui, vaguement attristé, les regardait avec de grands yeux rêveurs.

III

La comtesse de Fligny, soutenue sur ses coussins par la marquise de Sarthenay, contemplait longuement son enfant. C'était une petite fille. Son père l'avait baptisée lui-même pour ne point la porter au curé constitutionnel : on l'appelait Marie-Antoinette, nom de fidélité, d'angoisse et d'espoir; elle était frêle et petite, enfant de douleur, et plus aimée pour cela même par tous ceux qui, pour attendre sa naissance, s'exposaient à la mort depuis des mois.

Mme de Fligny, dans la joie de sa maternité, avait repris toutes les forces de son âme. Elle était gaie parfois et toujours heureuse, malgré les affreuses menaces du présent; elle oubliait ces menaces, elle vivait dans les rêves d'avenir qu'elle faisait et refaisait sans cesse pour son enfant, pour son espérance vivante. Il lui semblait impossible que Marie-Antoinette n'apportât point du bonheur à ceux qui l'aimaient. C'était la comtesse qui dirigeait maintenant les conversations, qui demandait des

nouvelles, qui relevait les courages et préparait le grand voyage, le plan d'évasion. Autour de son lit on tenait conseil, on faisait des projets, on calculait les distances, on fixait les étapes. Fuirait-on vers la mer, vers la Vendée, qui déjà s'agitait?... La mer, c'était l'incertain; il faudrait attendre sur les côtes le passage d'un navire, s'aboucher avec un capitaine, et alors on s'exposait aux indiscrétions, et peut-être aux trahisons. Les routes de Vendée étaient surveillées, on risquait d'être pris en voulant s'y rendre : on était trop connu dans le pays, et de faux passeports ne tromperaient personne.

Enfin on décida que l'on traverserait toute la France sous la garde de Dieu, et que l'on irait en Allemagne; l'invraisemblance d'un si long voyage serait peut-être une chance de salut. Feigneux, dont un parent était domestique chez un magistrat de Nantes, s'était déjà offert à procurer des passeports; mais justement on était inquiet de ce pauvre Feigneux; depuis longtemps on ne l'avait pas vu. On savait bien cependant que le bon mendiant était incapable d'abandonner ses amis; seulement on avait peur pour lui de la méchanceté des rôdeurs, qui l'avaient tué peut-être, comme ils auraient tué par vengeance un chien du château.

La comtesse, avec l'élan joyeux qui la soulevait maintenant au-dessus de toutes les craintes, répondait :

« Vous verrez qu'il aura encore voulu s'engager. »

On riait de cette boutade. La confiance de la jeune mère gagnait ses compagnons d'infortune; c'était, pensaient-ils, un signe de Dieu, une bénédiction qui descen-

dait sur eux. L'espoir montait dans leurs cœurs. Ils parlèrent avec calme de leur situation et des chances de salut qui leur restaient. On n'avait plus à patienter que quelques jours. L'esprit un peu délivré des angoisses de leur propre malheur, ils pensèrent à tous ceux qui souffraient en France, à tous les vaincus de cet immense désastre, et d'abord aux grands vaincus, au roi, à la reine, prisonniers, enfermés au Temple. Le marquis s'animait, décrivait des plans d'évasion, expliquait ce que l'on devrait faire, comment on réussirait à les délivrer, nommait, d'après les vagues récits que Feigneux lui avait rapportés, ceux des gardiens qu'il faudrait poignarder et ceux que l'on pourrait acheter. Ah! s'il était libre d'aller à Paris!...

« Si vous croyez vraiment réussir, interrompait la marquise, nous irons ensemble à Paris dès que nous aurons mis notre fils en sûreté là-bas, en Allemagne. »

Et, se levant, elle prenait le petit Albert par la main et le conduisait à Mme de Fligny.

« Nous vous le confierons, madame; il vous aime presque autant que moi. »

Les deux femmes, tenant entre elles le petit garçon, s'embrassèrent longuement. Albert les regardait tour à tour et leur souriait. La marquise se releva et se trouva en face de son mari. Le marquis de Sarthenay n'avait pas d'ordinaire l'effusion facile; cette fois il était ému de respect et d'amour devant le simple héroïsme de sa femme; il s'inclina pour baiser la main de la marquise, et d'une voix qui tremblait lui dit en montrant leur fils:

« Madame, je souhaite que cet enfant vous ressemble. »

Le comte de Fligny, plus préoccupé de la santé de sa femme et des fatigues qu'elle devrait supporter, ne partageait pas cet enthousiasme. La comtesse, prise d'émulation, s'adressa à lui :

« Et vous, mon ami, n'irez-vous pas avec eux?

— J'irais, dit-il, si je pouvais vous laisser seule; mais réussirions-nous? »

Alors la discussion recommença, s'échauffa, s'exalta : le marquis, la marquise et la comtesse vibraient de toute la force de leur désir héroïque. Oui, sans doute, on réussirait; et puis, quand même on ne devrait pas réussir, ne fallait-il pas, pour l'honneur de la noblesse française, tenter un suprême effort?

« Qui sait ce que devient le roi? ajoutait le marquis; nous n'avons eu de nouvelles qu'au commencement du mois. Ces brigands parlaient alors de le faire passer en jugement : ils voulaient, les misérables, juger leur roi!... Nous voici au 23 janvier, et nous ne savons encore rien de nouveau. Ah! quand Feigneux reviendra-t-il! »

Mais la comtesse, souriante et confiante, répondait :

« Vous verrez que Dieu protégera le roi, comme il nous protégera nous-mêmes. »

La soirée s'avançait. La marquise voulut emmener Albert, qui était resté près du lit de la comtesse. Le petit garçon, sans répondre à l'appel de sa mère, se pencha lentement sur le berceau, et tendrement donna un long baiser à la petite Marie-Antoinette, qui souriait aux anges.

« Si c'était un baiser de fiançailles? dit en riant le marquis.

— Pourquoi pas? répondit la comtesse.

— Nous avons le temps d'y penser, » conclut le comte.

Mais ce rêve d'avenir les avait tous émus. Ils sentaient combien ils s'aimaient dans leur malheur, comme ils s'étaient liés fortement et, pour ainsi dire, apparentés par leur dévouement réciproque; ils désiraient un bonheur qui les fit heureux tous ensemble, et, par delà les années, ils voyaient les beaux jours qui reviendraient après le réveil de Dieu. La comtesse surtout s'attendrissait et regardait Albert avec de doux yeux rêveurs; il lui semblait que cet enfant devenait aussi pour elle une vivante espérance.

Ce soir-là, la prière commune fut une prière consolante. Les malheureux remerciaient Dieu de leur donner l'espoir pour les aider à supporter le malheur.

Ils allaient se séparer, quand le marquis, s'approchant de la fenêtre, se mit à considérer le ciel. C'était une belle nuit d'hiver, une nuit claire de grande gelée ; les étoiles scintillaient; les rayons de la lune se répandaient sur le sol en larges bandes lumineuses et éclairaient pleinement l'avenue du château. Au milieu de cette avenue, on voyait comme un gros insecte qui faisait une tache noire sur la blancheur du sol, et qui rapidement avançait par petits sauts brusques. Bientôt on entendit une sorte de bruit grinçant.

« Venez voir, dit le marquis, ne dirait-on pas Feigneux dans sa roulotte? »

Le comte et la marquise accoururent.

« Oui, c'est Feigneux! » dit vivement le comte.

Et, se retournant vers la vieille servante qui venait d'entrer :

« Allez dire qu'on lui ouvre tout de suite.

— Mon Dieu, pensait tout haut la marquise, que vient-il nous annoncer à cette heure? »

Elle ouvrit la fenêtre et poussa un grand cri :

« Voyez, voyez, ils brûlent Sarthenay! »

En effet, du côté de Sarthenay, on distinguait une vive lueur, qui tantôt s'élevait au-dessus des coteaux et tantôt semblait s'éteindre pour se rallumer ensuite, jetant de grands éclats soudains.

« Mon Dieu, mon Dieu! gémissait la comtesse, ai-je eu tort d'espérer en vous? »

Il se fit un grand silence dans la chambre, et l'on entendit dans l'escalier le claquement des mains de Feigneux qui battaient les marches. L'infirme entra et, d'une voix haletante :

« Le roi est mort, cria-t-il, ils l'ont exécuté! »

Les deux femmes sanglotèrent et le comte poussa un cri de désespoir; le marquis seul resta d'abord silencieux, puis au bout d'un instant :

« Le roi est mort, dit-il, vive le roi! Dieu sauve Louis XVII! » Et, tendant les mains au comte : « Jurons, ajouta-t-il, de mourir s'il le faut pour délivrer notre roi Louis XVII! »

Mais Feigneux, reprenant la parole :

« Il faut vous sauver tout de suite; dans une heure il

sera trop tard. Il y a une bande à Sarthenay qui brûle le château; allez-vous-en, allez-vous-en, sinon vous êtes morts. Je vous ai apporté des passeports. Maintenant que la petite est née sauvez-vous tous ensemble. »

Le cul-de-jatte se traînait vers le lit de la comtesse et, saisissant sa main, il pleurait.

« Oh! ma bonne dame, sauvez-vous bien vite! » Et naïvement il ajoutait : « Je vous aime trop! Par pitié pour moi, ne vous laissez pas tuer, cela me ferait trop de mal. »

Il y eut encore un moment de stupeur; on n'entendait plus que les gros sanglots de Feigneux. Mais le marquis, auquel le comte abandonnait toute décision, prit vite un parti :

« Feigneux a raison, dit-il, il faut partir tout de suite; quels que soient les dangers de la fuite, il vaut mieux fuir que rester. »

On fit rapidement quelques paquets; on rhabilla le petit Albert, qui, réveillé dans son premier sommeil, se rendormait debout; on entoura de couvertures la pauvre comtesse, toute frémissante et frissonnante, pour la porter dans la berline, qu'attelait le vieil écuyer du marquis. L'écuyer conduirait la voiture; deux chevaux étaient sellés pour le comte et le marquis, qui feraient escorte.

Au moment de descendre, tous se recueillirent instinctivement; ils prièrent silencieusement, puis on entendit la voix de Feigneux qui s'écriait entre deux sanglots :

« Mon Dieu, protégez ma bonne dame, sa petite fille et ses amis!

— Feigneux, dit le comte en se relevant, veux-tu venir avec nous?

— Oh! non, répondit le mendiant, je vous embarrasserais et je vous ferais prendre; on me mettrait sur votre signalement.

— As-tu besoin d'argent?

— Non, non, je n'en veux pas. »

Et, comme le comte fouillait quand même dans sa poche, Feigneux ajouta d'un ton brusque et presque irrité :

« Non, entendez-vous, monseigneur, je ne veux pas d'argent.

— Comment pourrions-nous te récompenser, mon bon Feigneux? » dit la comtesse.

Humblement le mendiant balbutia :

« Je voudrais bien embrasser la petite demoiselle! »

La petite Marie-Antoinette dormait sur les bras de la vieille nourrice, qui la tendit au baiser de Feigneux. La comtesse détournait la tête et pleurait ; ce baiser du mendiant à la petite fille, c'était l'adieu de la patrie. Elle abandonna sa main au cul-de-jatte, qui la baisait passionnément. Alors le marquis sentit comme un remords lui entrer au cœur, et tout à coup, emporté par un irrésistible mouvement, il enleva l'infirme dans ses bras robustes, et le serrant contre sa poitrine :

« Tiens, Feigneux, tu es le bon peuple, toi; les gens comme moi n'ont pas assez aimé les gens comme toi! »

On descendit dans la cour; on coucha la comtesse dans la berline. La marquise prit place à ses côtés avec la

vieille nourrice, Marie-Antoinette qui ne s'était pas réveillée, et le petit Albert qui déjà se rendormait. Le comte et le marquis sautèrent en selle.

« Au revoir ou adieu ! » cria Feigneux.

Et l'on partit.

IV

La lueur de l'incendie de Sarthenay s'élevait dans le ciel, enflammait maintenant tout l'horizon. Les grands arbres de l'avenue, éclairés de ces reflets, jetaient sur la route des ombres sinistres et semblaient de loin des corps de suppliciés tordus de désespoir. Dans la berline, les femmes pleuraient. Une rumeur remplissait la campagne : des cris indistincts, un bruit de foule en marche. Le marquis, poussant son cheval au galop, partit en reconnaissance, laissant le comte pour garder la voiture, qui lentement continua d'avancer. Bientôt le marquis revint.

« Une partie de la bande marche sur Fligny, dit-il rapidement; si nous continuons par la route nous allons la rencontrer. »

Le comte sauta à la tête des chevaux et, les dirigeant lui-même, les jeta dans les champs, passant à travers les buissons, franchissant les fossés qui cahotaient horriblement la voiture, où Mme de Fligny ne pouvait retenir ses

cris de douleur. Il contourna ainsi un épais taillis et cacha la berline entre des massifs, dans un pli de terrain. On s'arrêta. Le vieil écuyer flattait les chevaux pour les empêcher de hennir; le comte et le marquis préparaient leurs pistolets. Le bruit augmentait. Maintenant on distinguait des voix et l'on entendait d'atroces refrains. Les deux hommes instinctivement se rapprochèrent de la route, se couchèrent à plat ventre, et regardèrent passer les brigands. Il y avait d'abord des femmes qui portaient des torches, et de toutes ces bêtes fauves elles étaient les plus hideuses.

« Nous les ferons rôtir dans leur tanière, et nous mettrons les louveteaux à la broche, » dit l'une d'elles.

Le marquis ajusta la mégère; il fallut que le comte, effrayé, lui retînt le bras. Puis venaient des hommes armés de piques, de fusils ou de haches, et d'autres femmes, coiffées de bonnets rouges, qui excitaient leurs compagnons, les faisaient boire entre deux couplets. Presque tous étaient des étrangers; il n'y avait là que quelques paysans de Sarthenay, des braconniers qui avaient gardé au marquis de sauvages rancunes, mais qui paraissaient honteux, étonnés eux-mêmes et dégoûtés de cette saturnale d'assassins. Les brigands passèrent sans rien voir, disparurent au tournant du chemin. Le comte allait se relever; mais le marquis lui fit signe de regarder encore: une charrette s'avançait sur la route, conduite par un homme en blouse.

« C'est Granchin, » dit tout bas le marquis, qui reconnaissait son ancien fermier.

Le marquis se rapprocha de la route en rampant; puis, caché par un gros arbre, il se redressa; le comte l'avait suivi. La charrette était maintenant tout près d'eux; du haut du talus ils voyaient des bijoux, des meubles, des habits, empilés méthodiquement. Granchin pillait sagement et fructueusement. Il allait d'un pas lourd et parlait à son cheval :

« Hue! disait-il; ces imbéciles vont tout brûler avant que j'arrive, et, si tu ne vas pas plus vite, je... »

Il n'acheva pas. Le marquis avait bondi sur lui, l'avait saisi à la gorge. Granchin, fou de terreur, essayait de crier; le comte le bâillonna, et tous deux étendirent le fermier devant les roues de sa charrette, dont le cheval s'était arrêté.

« Hue! dit à son tour le marquis avec une terrible ironie, va donc plus vite, ton maître n'arrivera pas à temps. »

Le cheval marcha; la lourde roue passa sur la tête du misérable, qui ne bougea plus.

Les deux hommes rejoignirent la voiture. La comtesse était évanouie et la marquise la soutenait dans ses bras, en récitant d'une voix tremblante des invocations à la Vierge. On ne pouvait s'arrêter plus longtemps. On se remit en marche, toujours à travers champs, et quand on arriva au bord de la Loire, dont on devait suivre les rives pour rejoindre la route, on découvrit à la fois, aux revers des coteaux, Sarthenay et Fligny : Sarthenay qui s'éteignait, Fligny qui s'allumait. Les flammes rouges des deux incendies, se reflétant sur la glace qui couvrait la

Loire, semblaient poursuivre les voyageurs. Le vent, qui chassait la fumée vers la plaine, apportait aussi comme par rafales le bruit de l'horrible scène. A cette distance tous les cris se confondaient en un long hurlement indistinct, qui tantôt s'élevait et tantôt s'assourdissait; avec un grondement de coups de canon, les étages s'écroulaient, et alors les cris devenaient plus perçants; des étincelles volaient à travers la campagne; il y en avait qui allaient s'éteindre dans l'eau, tandis que d'autres tombaient sur les chevaux, qui se cabraient de frayeur.

Le comte et le marquis trottaient, l'un en avant de la voiture, l'autre en arrière, dressés sur leurs étriers, pâles de fureur, l'oreille aux aguets. Ils se retournaient à chaque instant, croyaient entendre un bruit de poursuite, armaient leurs pistolets; mais les bandits heureusement s'amusaient trop autour de leurs feux de joie.

Enfin on atteignit la route, et les chevaux prirent le galop. Les flammes de Fligny, la fumée encore rouge de Sarthenay, disparurent à l'horizon. La comtesse, moins cahotée, reprit connaissance; les enfants dormaient; la vieille nourrice, accablée d'émotions et de fatigue, s'endormit également; la comtesse et la marquise priaient; le comte et le marquis pressaient les chevaux, les harcelaient, les maintenaient aux grandes allures, sans les laisser souffler un instant.

« Il faut faire un chemin invraisemblable, répétait le marquis, pour qu'on ne songe pas à nous poursuivre. »

En effet, quand l'aube parut, une aube triste et pâle, ils étaient à plus de trente lieues de Fligny. La voiture,

sautant sur de mauvais pavés, entra dans la petite ville de Saint-Rimand; elle s'arrêta devant la maison du maître de poste, et tandis que le comte et le marquis faisaient l'échange de leurs chevaux, achetaient des provisions et montraient leurs passeports, Albert se réveilla, et son premier regard fut pour sa petite compagne d'infortune encore endormie...

La voiture repartit, conduite par un postillon dont le maître de poste avait imposé les services aux voyageurs. Maintenant le danger était moindre et l'espoir renaissait.

V

Feigneux, resté seul dans la cour du château, cessa de pleurer; il regardait fixement, d'un regard effaré, cette voiture qui s'en allait, qui emportait tout ce qu'il aimait.

Elle est sauvée, pensait-il, et aussitôt après, songeant à lui-même, il s'abîmait silencieusement dans son désespoir. Pourquoi vivrait-il maintenant, et pour qui? Ce grand dévouement avait interrompu le cours de son existence, l'avait brisé, lui avait arraché le goût des joies anciennes, des joies simples dont il se contentait autrefois, lorsqu'il ne demandait à la vie que de le laisser vivre. Des souvenirs se présentaient en foule à l'esprit de Feigneux : il se racontait sa propre histoire, cette histoire de misère qu'il avait vécue au jour le jour, sans souci du lendemain, sans souvenir de la veille. Pour la première fois il s'attendrissait sur lui-même.

Enfant du hasard, né infirme et mendiant, il avait vécu dans la douleur; mais un jour chassait l'autre, et le

pauvre être avait aimé sa vie telle qu'elle était; à force de souffrir il avait oublié qu'il souffrait. Il avait mangé gaiement le pain dur qu'on lui donnait; il s'était reposé près des fontaines, et l'eau fraîche lui avait paru bonne. Après une journée fatigante, il s'était endormi à l'abri des grands arbres, et le sommeil lui avait été doux. Aujourd'hui, il oubliait toutes ces joies de l'instinct, qui l'avaient aidé à supporter la vie; toute sa misérable existence lui apparaissait, cette existence de ver de terre qui s'était traîné dans la poussière. Il n'avait eu ni amour ni amitié, et la seule personne qui lui avait permis de l'aimer enfin venait de partir, de s'exiler pour toujours peut-être.

Feigneux avait à peine connu sa mère; vaguement, au fond de ses plus lointains souvenirs, il voyait une figure de femme, une figure triste et révoltée; il se rappelait des scènes de colère et des emportements de tendresse, tout le maternel désespoir d'une mendiante vagabonde, partout étrangère, qui aimait son fils d'une unique affection, et qui le rudoyait cependant au soir des dures journées, dans ces angoisses de la misère que l'enfant exaspérait de ses plaintes et de ses larmes. Un soir, le petit infirme s'était trouvé seul dans une grange, où, par charité, on avait permis à sa mère de le déposer tandis qu'elle allait chercher leur vie. La mère ne revint pas. Était-elle tombée de fatigue et d'inanition au coin d'une haie? Dans une folie de douleur, s'était-elle laissée emporter au courant de la Loire? L'avait-on surprise en maraude et l'avait-on conduite en prison? On n'en avait jamais rien su. L'enfant avait quatre ans, les paysans du

hameau le nourrirent pendant quelques jours; comme il lui fallait un nom, ils l'appelèrent Feigneux, du nom de leur endroit, puis ils lui dirent de s'en aller mendier; et le petit se traîna de porte en porte. On le rencontra sur tous les chemins; il fut populaire dans la contrée; il devint le mendiant familier, le pauvre du pays; on lui donnait volontiers un morceau de pain et, l'hiver, une petite place chaude dans l'étable, auprès des vaches. Il avait la repartie vive, et les garçons et les filles faisaient cercle autour de lui, dans les villages, pour le provoquer de leurs quolibets.

Un jour il rencontra un autre cul-de-jatte qui avait une roulotte; il essaya de se lier d'amitié avec ce frère de misère; mais l'autre était trop fier d'aller en carrosse, comme disait Feigneux, dont il repoussait les avances. Dans sa roulotte il allait plus vite que son compagnon, qui se traînait sur les mains, et il lui faisait concurrence, lui gagnait à la course ses meilleures aubaines. Alors Feigneux devint avare; il revendit des morceaux de pain, de vieux habits qu'on lui donnait; il amassa des sous, et au bout d'un an il eut lui aussi sa roulotte. Il reprit alors l'avantage, et l'autre abandonna la partie, quitta le pays, pour aller ailleurs chercher fortune.

Feigneux, les dimanches, faisait de longues stations à la sortie des messes, devant les porches des églises. Il écoutait la causerie des anciens du village, et ce fut là qu'il acquit sa première instruction. Quand les malins, dans les grosses bourgades, commencèrent à parler de la politique, Feigneux fut au courant de la politique, et du

fond de sa roulotte il réforma l'État. Mais ce qui l'intéressait davantage encore, c'étaient les récits d'un ancien sergent des gardes françaises, qui s'était retiré à Gravely, où il était suisse. Le sergent racontait ses batailles, en

La comtesse avait été touchée de la bonté du cul-de-jatte pour l'aveugle.

inventait au besoin, et Feigneux s'en allait, fou d'enthousiasme pour des jours et des semaines. Oh! s'il pouvait avoir des jambes, comme il aimerait se battre, comme il gagnerait des grades. Il demandait des remèdes à tous les rebouteux, des prières à tous les curés et des sortilèges à tous les sorciers. Hélas! il roulait toujours dans sa roulotte.

Quand la révolution commença, Feigneux faillit devenir jacobin. On lui fit des offres, on le flatta; il aurait été, en effet, un excellent colporteur; il connaissait tout le monde, il entrait partout du droit de sa misère sans que l'on se défiât de lui. Mais Feigneux alors avait déjà donné sa foi à sa reine, à sa dame, la comtesse de Fligny. Le cul-de-jatte ne mendiait pas souvent aux grilles des châteaux; il préférait la charité des paysans, quoiqu'il fût souvent rudoyé par eux; mais il n'aimait pas que l'aumône tombât de trop haut dans son bonnet; il lui plaisait de raconter et d'apprendre les menues nouvelles, et de dire « merci » à la bonne franquette, sans ôter son chapeau. Un jour, un autre mendiant, un aveugle, qui avait perdu son chien, lui demanda de le conduire à Fligny. Feigneux entra avec lui. Ah! comme il avait eu tort d'avoir peur : ce n'était plus ni la charité rude du paysan ni la charité hautaine du grand seigneur, c'était la charité sans épithète, la vraie charité qui est de l'amour pour la souffrance. La comtesse avait été touchée de la bonté du cul-de-jatte pour l'aveugle, dont il avait remplacé le chien; elle lui dit les plus douces, les seules douces paroles qu'il eût encore entendues; elle causa avec lui comme une amie, comme une sœur heureuse qui veut donner de son bonheur. L'âme ardente et tendre de Feigneux s'épanouit sous cette rosée; il eut pour la comtesse un amour étrange, un amour inexprimable, dont l'intensité lui était douloureuse, lui brûlait le cœur.

C'était là qu'il s'arrêtait, le pauvre Feigneux; c'était là que s'achevait son pèlerinage de souvenirs à travers sa vie!

Toutes les souffrances du corps venaient se perdre dans cette souffrance indicible de l'âme, et par elle toutes se renouvelaient, s'exaspéraient. Feigneux ferma les yeux; il sentit son âme entrer en agonie; il ne pensait plus, ne se souvenait plus; il s'abandonnait à sa douleur, il grelottait, mais ne sentait pas le froid. Une seule sensation parvenait à sa conscience : les derniers bruits de la lourde voiture qui s'étouffaient au loin, diminuaient et qui soudainement cessèrent tout à fait. Alors un frisson le secoua si fort que ses dents claquèrent : il rouvrit les yeux.

VI

Au loin, Sarthenay fumait et par instants flamboyait; on eût dit de rouges éclairs dans le ciel serein. Feigneux se dit alors :

Maintenant qu'ils ont brûlé Sarthenay, ils vont venir ici.

Et, prêtant l'oreille, il entendit une grondante rumeur. L'avenue s'illumina du feu des torches, s'emplit du bruit des chansons. Feigneux pensa :

Mon Dieu! pourvu qu'ils ne les aient pas rencontrés!

Et d'une projection rapide de son imagination il vit l'horrible scène : le comte et le marquis tués, Marie-Antoinette arrachée à sa mère, la comtesse ramenée au château, traînée par les cheveux, évanouie et mourante. Le cul-de-jatte sentit tout son sang bouillonner, lui affluer au cœur. Il pouvait encore se cacher, échapper aux bandits; mais non, il voulait les attendre, les regarder venir, pour savoir plus tôt si la comtesse était sauvée, et il resta au milieu de la cour.

Les femmes qui portaient les torches arrivèrent les

premières, hurlantes, échevelées; quand elles virent la grille et les portes ouvertes, elles poussèrent toutes le même cri :

« Ils se sont sauvés, les aristos! »

Elles le répétèrent d'une voix furieuse en se tournant vers leurs compagnons, qui répondirent par d'horribles imprécations. Feigneux avait entendu; il était délivré de son angoisse.

Les incendiaires reprirent leur élan, traversèrent la cour. L'une d'elles, qui venait de jeter sa torche sur la paille de l'écurie restée ouverte, heurta le cul-de-jatte en se retournant, et, déjà titubante d'ivresse, tomba de tout son long. Elle se releva la figure en sang, écumante de fureur.

« Qui es-tu? cria-t-elle. Que fais-tu ici? »

Déjà quelques-unes des furies étaient entrées dans le château, avaient monté l'escalier; on voyait leurs torches rôder derrière les fenêtres : elles mettaient le feu aux tentures. Les autres, qui attendaient le gros de la troupe, se groupèrent autour de Feigneux; toutes l'injuriaient, l'invectivaient, l'interrogeaient brutalement :

« C'est toi qui les a prévenus, les aristocrates !

— Nous allons te faire rôtir à leur place.

— Méchant avorton !... Valet d'émigré !... Traître !... Lâche !... »

Elles parlaient toutes ensemble et le frappaient à coups de pied. Feigneux fermait les yeux et souriait sous les coups; il était en extase, comme un martyr qui savoure la souffrance. Une des mégères lui mit sa torche sous le menton.

« Vas-tu nous répondre? » cria-t-elle.

A ce moment toute la troupe arrivait dans la cour. Il y eut un grand tumulte; tous se précipitèrent vers le groupe des femmes réunies autour de Feigneux.

« C'est lui, criaient-elles, qui a averti les aristocrates!

— Oui, dit une voix d'homme, c'est Feigneux, je le connais bien, moi qui suis du pays; la ci-devant comtesse l'avait ensorcelé; pour sûr c'est lui qui les a avertis.

— Où sont-ils? dis-nous où ils sont? » crièrent cent voix.

Feigneux se taisait. Un homme de grande taille, coiffé du bonnet rouge, une sorte de garçon boucher qui paraissait le chef de la bande, imposa silence du geste.

« Mauvais morceau de citoyen, dit-il, je veux savoir si tu es un homme ou un chien, crie : Vive la République! »

Feigneux hésita, puis un souvenir lui traversa l'esprit : quand on avait lu sur les places des villages le bulletin de la victoire de Valmy, on avait poussé ce cri. Et d'une voix qui ne tremblait pas il cria :

« Vive la République!

— Il n'a pas peur, l'avorton, dit le chef de la bande. Crie maintenant : A bas les aristocrates! A mort les aristocrates! »

Pour Feigneux il n'y avait pas d'autre aristocrate que Mme de Fligny.

« Non, dit-il résolument, je ne crierai pas cela! »

Le tumulte recommença; les femmes crièrent :

« A mort! qu'on le fasse rôtir! »

Et l'une d'elles lui arracha des cheveux, une autre lui griffa le visage.

« Citoyens, reprit le chef, commençons par brûler le château. »

Puis, se tournant vers Feigneux :

« Toi, nous te jugerons plus tard,... au nom de la nation, » ajouta-t-il avec une solennité tragi-comique.

A coups de pied, une femme poussa dans un coin la roulotte de Feigneux et resta auprès de lui pour le garder.

Feigneux, maintenant qu'il était rassuré sur le sort de la comtesse, ne craignait plus rien; il avait cette insouciance fataliste qui est au fond de tous les êtres d'instinct militaire, et, par une ironie de la nature, le cul-de-jatte était un de ces êtres. Il regardait donc tranquillement la scène de pillage et d'incendie; une tristesse seulement lui serra le cœur quand il vit jeter par les fenêtres les objets dont se servait la comtesse : son clavecin, sa table et le berceau de la petite Marie-Antoinette, le joli berceau tendu de bleu.

Une des femmes, qui avait monté l'escalier sans s'arrêter autour de Feigneux, redescendit, et s'asseyant devant le clavecin que l'on avait redressé et qui maintenant, les cordes brisées ou tordues, chantait faux, rendait des sons rauques, elle se mit à jouer.

« Vive Élisa! crièrent les brigands; elle va nous faire danser. »

Élisa était une vieille femme débraillée, une des furies les plus enragées de la bande. C'était elle qui était entrée

la première au château et c'était elle aussi que le marquis avait ajustée au moment où elle passait sur la route; elle avait une sorte d'ascendant sur les bandits, auxquels elle parlait d'une voix avinée, grossière et drôle; sa figure était flétrie par tous les vices; ses cheveux gris, dénoués, laissaient voir encore par place des mèches teintes en noir; elle était fardée, et le fard, dilué par la sueur, coulait sur ses joues, sur son cou, en longues traînées rouges, qui de loin faisaient croire qu'elle bavait du sang. Tous les jacobins de Nantes la connaissaient : elle habitait cette ville depuis plus de trente ans; elle y était arrivée un jour, exténuée, mourante, poursuivie par la justice pour un vol qu'elle avait commis en vagabondant dans les champs; elle s'était cachée dans les bouges de la ville et avait pris un faux nom, celui-là même qu'elle portait encore et qui était le seul qu'on lui connaissait. Elle avait bientôt acquis un renom d'infamie, vivant dans les tavernes, associée à tous les malfaiteurs, compagne de tous les criminels, ivre toutes les nuits. Elle avait des extravagances de joie brutale, et des heures de sombre tristesse où elle restait silencieuse, les yeux perdus et vagues, et quelquefois pleins de larmes. Quand la révolution était arrivée, elle avait été de ces tricoteuses de province qui s'exaltaient au récit des exploits des tricoteuses de Paris, et, envieuses, ne pouvant insulter une reine et saccager un palais, conduisaient des bandes dans la campagne à l'assaut des châteaux des seigneurs pour avoir au moins la satisfaction de fouetter des comtesses et des marquises. Elle était célèbre au club des jacobins

de Nantes, où elle venait exhaler sa rage, verser en longs discours tout le fiel qu'elle avait amassé durant sa vie de misère et de honte.

Élisa, sur le pauvre clavecin, jouait *la Carmagnole;* les brigands applaudissaient; ils avaient mis le feu aux quatre coins, et le château flambait en flammes claires que le vent courbait du côté de la Loire. Quelques-uns, moins ivres que les autres, empilèrent des meubles au milieu de la cour.

« Ceci sera pour ce coquin de Granchin, dit l'un d'eux, pourvu qu'il nous paye à boire! »

A ce moment la charrette de Granchin entra dans la cour; le cheval s'arrêta et, la tête basse, effrayé de ce bruit et de ces flammes, se mit à souffler de frayeur, puis s'effara et recula en se cabrant. On le saisit par la bride.

« Tiens! dirent des hommes, il est seul. Où as-tu laissé ton maître?

— Bah! répondit quelqu'un, il cuve son vin dans un fossé. »

On attacha le cheval à un arbre, et l'on n'y pensa plus.

Une ronde infernale se noua autour du château, tandis qu'Élisa continuait à frapper furieusement le clavecin défoncé, qui désespérément sanglotait des notes rauques sous les doigts de la fille. Les brigands et les brigandes dansaient; leurs ombres s'allongeaient et grimaçaient, monstrueuses et grotesques, sur les pentes des gazons éclairés brutalement par l'immense bûcher. La sarabande se continua jusqu'au moment où les danseurs, enfin

fatigués, se laissèrent tomber à terre. On but alors au goulot des bouteilles, qui passaient de main en main; puis il y eut un moment de prostration. Et Crovin, le chef de la bande, le gros boucher rouge et ventru, pour amuser et ranimer son monde, pensa alors au cul-de-jatte.

On l'amena au milieu de la cour, et l'on fit cercle de nouveau autour de lui.

« Nous allons le juger, dit Crovin. C'est toi qui as averti les aristocrates du château; dis-nous où ils se sont enfuis?

— Je ne sais pas, » répondit Feigneux.

Des cris éclatèrent de nouveau, les femmes se ruèrent sur le pauvre diable. On allait bien voir s'il ne parlerait pas quand on commencerait à le brûler à petit feu!... Mais non, il vaudrait mieux en finir d'un coup; ce serait drôle de le voir se tordre dans l'immense brasier comme un grillon dans un feu de joie!... Déjà on l'empoignait, on l'enlevait de sa roulotte, et le pauvre Feigneux, fermant les yeux, envoyait sa pensée là-bas, sur la route de l'exil, à la poursuite de Mme de Fligny. Mais la voix criarde d'Élisa se fit entendre, domina tous les bruits. Elle avait abandonné son clavecin et, debout sur un tertre d'où elle voyait toute la scène, elle haranguait la troupe. Elle répétait des phrases qui lui avaient valu ses succès de discoureuse patriote au club des jacobins, à Nantes.

« Citoyens, disait-elle, et vous, citoyennes, soyez grands dans la victoire. Souvenez-vous que la République est généreuse; ne souillez pas votre triomphe; nous vou-

lons la mort des aristocrates, mais cet infirme n'est pas un aristocrate.

— Il était le valet des aristocrates! » cria une voix.

Élisa, exaltée par la réplique, riposta :

« Qu'importe! La République tue les lions, mais ne tue pas les chiens. »

On applaudit, et quelques-uns crièrent :

« Vive Élisa! »

D'autres grognèrent comme des cannibales auxquels on arracherait leur proie.

Alors Élisa sauta du tertre, et, marchant vers le gros boucher :

« Écoute, Crovin, lui dit-elle à l'oreille, sauve cet homme. » Et, la voix plus basse, étouffée d'une soudaine émotion, elle ajouta : « C'est que, vois-tu, j'ai eu un petit qui était infirme comme lui! »

Crovin tressaillit, et fendant les groupes où l'on se disputait la vie du mendiant :

« Va-t'en, lui cria-t-il, puisque la meilleure des citoyennes demande ta grâce, et reconnais maintenant la magnanimité du peuple. »

Et poussant du pied la roulotte de Feigneux, il la lança sur les pentes qui descendaient vers la Loire.

VII

Feigneux avait cru mourir et n'avait pas eu peur; sauvé tout à coup il était plus étonné que joyeux. Encore assourdi par le bruit, affolé par toutes ces scènes d'horreur, il se laissait rouler sur les pentes. Là-haut les brigands avaient repris leur ronde infernale.

Le cul-de-jatte arriva bientôt au bord de la Loire, et, précipité par sa course, il dut faire effort en s'aidant de ses bâtons pour s'arrêter à temps. Ce mouvement instinctif le rappela à la réalité. Il s'arrêta, se cacha derrière des buissons, et essaya de penser à lui-même, à son lendemain, à cette misérable vie, dont il regrettait de n'être pas délivré.

Il fallait qu'il quittât le pays, où tout jacobin qui le rencontrerait sur un chemin l'assommerait maintenant comme un chien. Il était donc lui aussi un exilé, un émigré, et l'habitude avait mis des joies, que lui-même avait ignorées jusqu'alors, dans ces journées qu'il passait autrefois, en tournée à travers les villages, sur les routes qu'il

connaissait et qui lui racontaient, en quelque sorte, l'histoire de sa vie, qui lui rappelaient tant de souvenirs. Il sentait une nouvelle douleur à la pensée de partir, de chercher ailleurs les aumônes qu'on lui donnait ici, auxquelles il avait presque droit, lui, le pauvre familier, le mendiant du pays, et cette douleur rappela toute sa tristesse. Il pleura longuement, puis tout à coup il prit son parti et s'en alla péniblement le long de la berge, sans même tourner la tête pour regarder une dernière fois le château.

Cependant il réfléchissait en marchant, et dans sa pauvre tête, secouée, bouleversée par tant d'événements tragiques, toutes les réflexions convergeaient vers son idée fixe, vers son idée de folie. Recommencer sa vie de misère dans un autre pays, refaire un apprentissage de la mendicité, non, jamais!... Et s'exaltant au souvenir des histoires de l'ancien sergent, se récitant ce bulletin de la victoire de Valmy, qui avait enflammé son imagination, Feigneux se disait à lui-même que, après tout, la République pourrait bien le prendre, puisqu'elle avait besoin de tant d'hommes.

Tout haut il se répétait la même phrase, toujours la même :

« Ils me mettront sur un caisson, je serai bon à passer les boulets ! »

Et puis il ajoutait :

« Je les supplierai tant qu'ils me prendront; je n'ai pas de jambes, mais j'ai du cœur. »

Il se faisait des objections et les détruisait aussitôt; il

se persuadait lui-même, se promettait de belles batailles, se voyait, lui, le pauvre mendiant qui ne mendierait plus, glorieux au milieu de la mêlée. Et, involontairement, il cria dans la nuit :

« Vive la République ! »

Le pauvre Feigneux devenait fou.

Tout à coup il s'arrêta, il avait reconnu les traces d'une lourde voiture, et remontant un peu dans les champs il comprit aussitôt, avec son habitude du pays, par quel détour la comtesse avait pu s'enfuir. Alors il suivit ses traces, elles tournaient au pont de Saint-Rimand, et puis elles se perdaient sur le sol trop durci par la gelée. Mais Feigneux savait à présent par quel chemin s'était enfuie sa dame.

Je vais le prendre aussi, il me portera bonheur, pensa-t-il.

. . . . . .

Quand Crovin avait délivré Feigneux, les brigands s'étaient querellés; il y en avait qui murmuraient de la clémence de leur chef, et qui voulaient courir après le cul-de-jatte, le reprendre, le jeter au feu. Élisa et Crovin tenaient tête à ces furieux. Un des mécontents insulta le boucher; le colosse, pâle de colère, le jeta par terre d'un coup de poing; les autres, domptés, s'éloignèrent et se turent, mais l'ardeur était tombée, et malgré les bouteilles, elle ne se ranima plus.

Il y avait des bandits qui succombaient à l'ivresse, et qui, vautrés sur les parterres et sur les pelouses, s'endormaient à la chaleur de l'immense brasier; les autres

s'asseyaient et regardaient, avec des yeux hébétés, le château se consumer; quelques-uns pillaient la charrette de Granchin; le cheval, attaché à un arbre, hennissait comme pour appeler son maître au secours. Des paysans du village, maintenant que les clameurs diminuaient, venaient regarder de loin, puis se rapprochaient peu à peu. L'un d'eux s'aventura dans la cour; Élisa, qui errait avec Crovin, l'appela. Le paysan essaya de se sauver, mais Crovin le prit au collet et le plantant devant Élisa :

« La citoyenne veut te parler, imbécile. »

Élisa se fit alors raconter l'histoire de Feigneux, que le paysan, comme tous ceux de la contrée, connaissait en détail d'un bout à l'autre. Dès les premiers mots, dès le récit de l'abandon du pauvre infirme dans une grange, Élisa frémit.

« Va-t'en, » dit-elle au paysan.

Puis, se laissant tomber à terre, elle resta immobile sous les yeux de Crovin, qui s'étonnait. Il se pencha vers elle, la secoua.

« Es-tu ivre, Élisa? »

La femme se redressa lentement, et poussant un long soupir :

« Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle, ayez pitié de moi! »

Crovin jura effroyablement.

« Deviens-tu folle, citoyenne? Tu crois donc au ci-devant bon Dieu?... »

Mais des lueurs paraissaient à l'horizon, les premières clartés de l'aurore. Crovin alla secouer les ivrognes, rassembla tout le monde et rejoignit Élisa.

« Allons, dit-il, retournons à Nantes. L'air de la campagne ne te vaut rien, ma commère, tu deviendrais bigote.

— Non, répondit la femme, je ne retourne pas à Nantes. »

Et, s'élançant du côté où était parti Feigneux, elle disparut.

Le gros boucher eut un moment l'idée de la poursuivre; puis, haussant les épaules, il grommela entre ses dents :

« Qu'elle aille donc au diable, la vieille folle! »

On détacha le cheval de Granchin, et l'on partit.

Le cheval, se sentant sur le chemin du retour, prit le petit trot; les brigands, au contraire, s'en allaient débandés, d'un pas lourd. Personne ne parlait. Des traînards à demi assoupis heurtaient les grosses racines des arbres de l'avenue, tombaient avec un bruit sourd, assommés par l'ivresse, et restaient par terre.

Tout à coup le cheval de Granchin s'arrêta, le cou tendu. Crovin, qui marchait en tête de la colonne, courut vers la charrette : le corps de Granchin barrait la route et le cheval n'avait pas voulu passer. Le boucher se pencha, examina la blessure du fermier : le crâne était fracturé, mais Granchin vivait encore.

« Nous allons le rapporter à sa ménagère, dit un brigand, elle n'attendait pas ce butin-là! »

Et ils jetèrent dans sa charrette le fermier toujours évanoui.

VIII

Les fugitifs, au sortir de Saint-Rimand, quittèrent la Loire, et, en perdant de vue leur beau fleuve, ils sentirent leur cœur se serrer; ils n'étaient plus chez eux, ils entraient dans l'inconnu. Cependant l'espoir renaissait, le grand péril était passé. Les brigands, expliquait le marquis, fatigués de cette nuit de pillage et d'ivresse, ne songeraient ni à les poursuivre ni à donner l'alarme.

Ils avaient pris la route de Paris, qu'ils devaient seulement quitter à Orléans pour aller tout droit vers le Rhin par la route de Strasbourg. Jusqu'à Orléans on ne les arrêterait pas. Les municipalités réservaient en effet tous leurs soupçons et tout leur zèle pour les voitures qui venaient de Paris, et laissaient passer librement celles qui s'y rendaient. Mais à Orléans le danger recommencerait et augmenterait à mesure que l'on s'approcherait de la frontière. Ils avaient heureusement les passeports que s'était adroitement procurés Feigneux.

Le comte et le marquis causaient en galopant, ils s'inquiétaient du cul-de-jatte :

« Où le retrouverons-nous ? disait le comte. Pourrons-nous jamais le récompenser !... »

Le marquis s'étonnait de tant de noblesse dans une âme de paysan, et le comte le raillait doucement de ce qu'il appelait ses préjugés de caste :

« Vous voilà de nouveau jacobin, répliquait le marquis, maintenant que vous avez échappé à vos doux frères. »

Puis gravement il ajoutait :

« Vous avez raison; j'ai eu tort de ne pas reconnaître ce qu'il y a de bon dans le peuple. Nous avons eu tort tous les deux, mon ami; et nous ne sommes sur cette route de l'exil que parce que tous ceux de notre race ont eu tort en France : les uns, comme moi, en péchant par indifférence orgueilleuse, les autres, comme vous, en péchant par faiblesse. »

Le comte ne répondit pas; il acceptait sans doute la condamnation du marquis, mais il n'avait pas l'esprit aussi libre que lui. Il pensait tristement aux douleurs de sa femme, à cette nuit horrible pour la jeune mère. Il passait souvent auprès de la portière et se penchait pour regarder la comtesse. Elle s'était endormie d'un bon sommeil, et la marquise, chaque fois qu'elle apercevait le comte, lui faisait signe de ne point parler. Mme de Sarthenay veillait sur son amie avec une sollicitude touchante. Toute l'énergie de cette femme, qui autrefois semblait de la rudesse, assouplie par le malheur, était devenue douce et consolante.

La marquise avait pris Marie-Antoinette sur ses genoux, elle la berçait, la caressait, et le petit Albert regardait avec de doux yeux cet être si frêle, si délicat. Et tout à coup, se souvenant sans doute des propos de la veille :

Les fugitifs.

« C'est vrai, n'est-ce pas, maman, qu'elle se mariera avec moi? »

Mme de Fligny ouvrit les yeux, elle avait entendu le mot de l'enfant. Elle se mit à rire et, l'attirant vers elle, elle l'embrassa longuement.

La conversation s'engagea alors dans la voiture. La

marquise racontait à son amie tout ce qui s'était passé pendant son évanouissement; mais la comtesse l'interrompit :

« Mon Dieu, s'écria-t-elle, pourvu que Feigneux ait eu le temps de se sauver! »

Le cul-de-jatte, qui à cette heure avançait lentement sur la route de Saint-Rimand, aurait été bien heureux s'il avait pu entendre cette naturelle exclamation. La marquise la rassura : certainement il avait eu le temps de se sauver. Puis elles admirèrent ensemble ce beau dévouement de l'infime créature, et s'attendrirent sur la destinée du pauvre garçon, dont la comtesse racontait l'histoire.

Le comte vint à la portière et baisa la main de sa femme :

« Vous allez mieux, mon amie? lui dit-il. Comme je prie Dieu de vous soutenir ! »

Mme de Fligny était émue de cet amour de son mari, et dans son malheur elle se sentait heureuse. Doucement elle se laissait bercer au mouvement de la voiture, qui continuait à courir rapidement. Peu à peu, la causerie cessant, elle s'assoupit de nouveau.

Le comte avait rejoint le marquis. Ils trottèrent botte à botte un long moment en silence. Le comte semblait réfléchir profondément.

« A quoi pensez-vous donc? lui dit le marquis.

— Je pense à ce malheureux Granchin, répondit le comte. Avions-nous bien le droit de le tuer ainsi?...

— Palsambleu! s'écria le marquis, je n'aurais pas le

droit de tuer ce gredin qui m'a fait, pour me voler, tout le mal qu'il a pu! »

Et comme le comte esquissait un geste de doute :

« D'ailleurs, ajouta-t-il, ne suis-je pas seigneur suzerain et haut justicier?

— Oh! oh! répliqua M. de Fligny en riant franchement, voici une prétention féodale qui, par le temps qui court, me paraît bien déchue.

— C'est vrai, avoua le marquis; on nous a tout pris et ce n'est pas le moment de parler de nos droits, mais nous les relèverons un jour. »

Et de nouveau il se mit à expliquer au comte ses projets, ses plans pour l'évasion du roi. Il répétait, il commentait dans sa conversation le cri d'instinctif dévouement, qui la veille avait jailli de son cœur quand Feigneux leur avait annoncé, en pleine renaissance de leurs espoirs, l'irréparable catastrophe, la mort du roi, tué par son peuple. « Le roi est mort, vive le roi! » Il irait au Temple, lui, le marquis de Sarthenay, avec quelques hommes dévoués; il se déguiserait, il emporterait le petit roi, et au galop d'un bon cheval il aurait vite fait d'atteindre la frontière; et cette fois il n'y aurait pas de retour de Varennes.

Il s'exaltait, sa figure se contractait, ses yeux étincelaient, puis se remplissaient de larmes. Il souffrait dans toute son âme de cette idée, atroce pour lui, d'un roi prisonnier, déchu, raillé, et peut-être battu par ses geôliers. Toute la France royale, toute la patrie, telle qu'il la comprenait selon sa conception héréditaire, lui

apparaissait abaissée, humiliée, flétrie par cet attentat.

Le comte avait trop espéré de la révolution pour n'être pas abattu maintenant et découragé; aussi ne répondait-il rien. Il n'espérait plus, lui; il se laissait aller au courant de ses tristes pensés; il attendait les événements comme l'homme qui se noie et qui déjà cesse de lutter contre les flots, attend la vague prochaine qui doit encore l'emporter plus loin vers la pleine mer. Et le contraste était saisissant entre ces deux gentilshommes d'égale bravoure et d'égale loyauté, mais de natures contraires.

Le marquis se tut, et bientôt on arriva au relai. C'était dans un village où l'on devait dîner. Avec précaution, on tira la comtesse de la voiture, on l'étendit sur un lit de l'auberge, dans une chambre où le marquis avait déjà fait servir le repas.

Mme de Fligny était pâle, d'une pâleur de morte; l'atroce fatigue de cette nuit l'avait exténuée. Son mari la considérait d'un œil morne et ne se laissait point distraire par la conversation du marquis, qui essayait de lui rendre quelque gaieté. La comtesse voulut elle-même le rassurer, et lui tendant la main:

« Soyez tranquille, mon ami, dit-elle; j'irai jusqu'au bout. »

M. de Fligny fondit en larmes.

On apporta la petite Marie-Antoinette à sa mère, qui la nourrissait; mais la comtesse avait trop compté sur ses forces. Il fallut que la marquise prît l'enfant sur ses genoux et lui fît boire à petites cuillerées une tasse de lait.

Comme le repas finissait, Largentaie, le postillon qui

conduisait la voiture depuis Saint-Rimand, entra dans la chambre. C'était un petit homme chétif et maigre, d'allure insolente. Il alla droit au marquis:

« Vous êtes le marquis de Sarthenay? lui dit-il.

— Où voulez-vous en venir? répliqua le marquis.

— A ceci tout simplement : vous voulez émigrer, aller en Allemagne. Jusqu'à Orléans vous courrez peu de danger, comme vous le disiez ce matin un peu trop haut à M. le comte de Fligny, mais ensuite le péril augmentera jusqu'à la frontière; si vous n'avez pas un guide sûr, vous serez probablement repris, et vous savez ce que *cela* signifie, ajouta-t-il en passant d'un geste expressif sa main sur son cou.

— *Ceci* nous regarde, interrompit le comte avec hauteur.

— En effet, monseigneur, répondit ironiquement le postillon, *cela,* — et il refit le même geste, — ne me regarde pas, moi qui suis bon patriote; mais si vous voulez me bien payer, je puis vous éviter *cela,* — et pour la troisième fois il recommença son geste sinistre. — J'ai conduit ainsi en Allemagne la comtesse de Rumigny et le duc de Saglas, et j'ai mes certificats. »

En même temps il étalait sur la table ses papiers graisseux.

« C'est mon métier à moi, continuait-il, je le fais honnêtement, je vous l'assure. J'entreprends des sauvetages d'aristocrates. Je connais la route, je sais quels sont les endroits qu'il faut éviter parce que les municipalités y sont jacobines; dans quelles auberges l'on peut s'arrêter,

enfin je vous promets de vous conduire là-bas sains et saufs. Vous êtes quatre : ce sera cent louis pour chacun et je prendrai les enfants et les domestiques par-dessus le marché. Est-ce dit?... »

La marquise de Sarthenay, pendant qu'on débattait ainsi le prix de leur vie, s'était rapprochée du lit de la comtesse, dont elle pressait les mains tremblantes. Le comte et le marquis réfléchissaient :

« Mais enfin, dit le marquis, qui nous répond que tu ne nous livreras pas si les jacobins te payent mieux que nous?

— Bah! fit Largentaie, la République me payerait bien, mais elle n'est pas riche, et puis elle ne donne que des chiffons d'assignats, j'aime mieux votre or; d'ailleurs, ajouta-t-il, le prix de la tête d'aristocrate varie suivant les endroits et le zèle des autorités; mais, soyez tranquilles, je vous réserverai toujours le droit de surenchère.

— Eh bien! dit le comte, signe-nous au moins un papier.

— Merci, pour que *cela*, — et pour la quatrième fois il refit son geste, — me regarde aussi dans le cas où par malheur vous seriez pris. Mais, pour que vous ayez confiance en moi, tenez, vous ne me payerez ici que la moitié de la somme, et vous me donnerez le reste quand je vous quitterai, à la dernière ville avant la frontière. »

Il y eut un silence. Le marquis, d'un coup d'œil, consulta le comte, qui d'un coup d'œil fit signe d'accepter.

« Soit! » et l'on compta sur la table deux cents louis que Largentaie s'empressa d'empocher.

« Voici les deux cents autres, dit le marquis en ouvrant deux bourses remplies d'or, mais si tu nous trahis tu n'auras que du plomb, ajouta-t-il en lui montrant ses pistolets.

— J'accepte le marché, fit Largentaie; et je ne suis pas assez bête pour préférer du plomb; vous verrez que vous me recommanderez plus tard à vos connaissances. »

Puis il salua, et gagnant la porte:

« Hâtez-vous maintenant; il faut aller vite si vous ne voulez pas perdre votre argent. »

IX

Le comte et le marquis enveloppèrent de nouveau dans les couvertures la pauvre comtesse qui grelottait de fièvre. M. de Fligny la prit dans ses bras pour la descendre dans la voiture.

« Ma pauvre amie, disait-il, comme vous souffrez ! »

La comtesse entr'ouvrit ses lèvres décolorées, et d'une voix douce et faible comme un souffle :

« Non, je ne souffre pas, dit-elle, je suis heureuse ; je sens que vous m'aimez mieux qu'autrefois.

— Oh ! oui, je vous aime ! » dit le comte.

Mme de Fligny s'allongea dans la voiture. La vieille nourrice, malgré la bise, voulut monter sur le siège près de l'écuyer du marquis. Pour laisser plus de place à la pauvre malade, le marquis prit le petit Albert en croupe.

Le marquis de Sarthenay était quelquefois mécontent de la douceur de son fils ; il l'aurait voulu plus bruyant, plus emporté, plus querelleur. Il craignait de voir tomber

en lui les fortes qualités de sa race de soldats; aussi le rudoyait-il quelque peu :

« N'aie pas peur! » lui criait-il, tandis que le cheval s'effrayait des claquements de fouet de Largentaie.

Mais l'enfant n'avait garde d'avoir peur; il riait aux éclats, s'amusait follement, et tout à coup, comme on s'était remis au pas pour monter une pente :

« Moi, dit-il d'une petite voix claire et vibrante, quand je serai grand, je me ferai capitaine pour monter toujours à cheval.

— A la bonne heure! s'écria le père radieux, tu ne seras donc pas une petite fille!

— Ah! non, » répliqua le petit avec un geste mutin.

On courut tout l'après-midi. Le comte de Fligny galopait à la portière et se penchait souvent pour apercevoir le pâle visage de sa femme, qui fermait les yeux et essayait de dormir. Mais le mouvement rapide augmentait sa fièvre, précipitait les battements de son cœur; elle se sentait très faible, elle respirait difficilement dans la lourde atmosphère de la voiture, et aussitôt qu'on abaissait une glace elle grelottait et suppliait qu'on la fermât.

La nuit tombait. Largentaie voulait courir sans s'arrêter jusqu'au matin. De la sorte on arriverait le soir à Orléans et l'on prendrait la route d'Allemagne avec une grande avance. Le marquis approuvait ce plan, mais le comte, désolé, songeait à sa femme, pour laquelle cette nuit pouvait être mortelle.

« Si nous sommes rejoints, répliquait le marquis,

croyez-vous qu'elle ne courra pas un aussi grand péril?

— Oui, ajoutait Largentaie avec une ironie brutale, *cela* — et il répétait encore son geste — cela la regarderait aussi.

— A la garde de Dieu ! » concluait le comte.

On dépassa ainsi un village dans lequel on aurait pu passer la nuit; mais à peine avait-on fait une lieue que la marquise se penchant tout à coup à la portière, cria d'arrêter. Mme de Fligny, prise d'un accès de fièvre plus violent que les autres, délirait, ne reconnaissait même plus son amie.

« Il faut retourner au village, » dit le comte.

Mais on dut supplier Largentaie, lui demander en grâce de ne point les abandonner. Le postillon jurait horriblement; il ne comptait pas sur de pareils contretemps; jamais on n'atteindrait la frontière si l'on marchait de ce train-là.

Il conclut enfin, en s'apaisant, qu'on lui devait bien pour tous ces ennuis un supplément de cinquante louis. Le comte les lui donna tout de suite, et la voiture reprit le chemin du village.

L'auberge était pauvre et froide. On alluma un grand feu dans l'unique chambre que l'on put donner aux voyageurs, et tandis que la marquise et la vieille nourrice couchaient Mme de Fligny toujours délirante et brûlante de fièvre, le comte et le marquis tristement arpentaient la chambre.

« C'est hier soir, à cette heure-ci, dit le comte, que Feigneux a monté l'escalier de Fligny. »

Il leur semblait si loin, le moment d'espoir et de joie qu'ils avaient eu la veille avant d'apprendre leurs malheurs.

La comtesse était couchée maintenant; elle continuait à bégayer des phrases sans suite, dans un balbutiement d'enfant; elle faisait des gestes d'horreur et d'effroi, battait l'air de ses mains comme pour écarter quelque invisible ennemi.

Le comte appela Largentaie :

« Tu connais la contrée? Va-t'en chercher un médecin.

— Il y en a un, dit le postillon, à une lieue d'ici, mais ce n'est pas mon métier d'aller chercher des médecins.

— Cela veut dire qu'il faut te payer, n'est-ce pas?

— Monseigneur est très intelligent, ricana le coquin.

— Eh bien! voici deux louis; va vite, prends la voiture et ramène le médecin. »

Mme de Fligny se calmait peu à peu, dans le repos de cette chambre. à la douce chaleur du feu. Elle ne fit plus de gestes d'effroi, sa respiration cessa d'être sifflante et rauque; elle dormit paisiblement. Alors la marquise, le comte et le marquis s'assirent autour du feu.

« Mon cher comte, dit le marquis, savez-vous bien que nous serons ruinés en arrivant là-bas; ce sera la misère... »

Mais le comte, détournant la tête pour regarder sa femme, fit un geste d'indifférence.

« Pourvu que ce postillon ne nous trahisse pas! murmura la marquise; il ne m'inspire pas confiance... »

Largentaie revenait en ce moment avec le médecin.

On réveilla doucement Mme de Fligny, qui promena un

long regard sur les personnes qui l'entouraient et qui, apercevant un visage inconnu, poussa un cri d'effroi.

« Mon Dieu ! quel est cet homme ? »

Il fallut la calmer, lui expliquer qu'elle avait été prise de délire et que l'on avait cru prudent de faire appeler un médecin. Celui-ci avait compris tout le drame. Délicatement il examina Mme de Fligny, puis prenant le comte à part :

« Il ne serait pas prudent de continuer votre route, monsieur.

— Hélas ! répondit le comte, nous ne pouvons nous arrêter sans nous exposer à la mort. »

Et lui aussi, comme halluciné, fit le geste de Largentaie, que l'on entendait rire et chanter dans la salle basse.

Le médecin regarda avec pitié ce pauvre homme, qui n'avait pour sa femme que le choix entre deux morts, et hochant la tête :

« C'est bien triste, dit-il, nous vivons en un temps affreux ! »

Il ne trouva point d'autre consolation ; il balbutia seulement quelques paroles et finit par ôter ses lunettes pour s'essuyer les yeux. M. de Fligny voulut le payer, mais il refusa énergiquement :

« Non, dit-il, j'ai été trop heureux d'assister des malheureux. »

Et comme le comte insistait :

« Non, non, ajouta le vieillard, je prie Dieu de me récompenser en vous sauvant. »

Il avait salué, il allait partir ; tout à coup il se ravisa,

et, s'avançant auprès de la table, au milieu de la chambre :

« Vous allez peut-être en Allemagne? demanda-t-il.

— Oui, répondit le marquis.

— J'ai un fils qui est capitaine et qui tient garnison

« Cela veut dire qu'il faut te payer, n'est-ce pas? »

à Strasbourg. Qui sait?... Vous le rencontrerez peut-être au hasard de votre voyage. Je veux qu'il puisse faire une bonne action. »

Et, rapidement, le vieux médecin écrivit un billet qu'il se dictait à lui-même à haute voix :

« Mon cher fils, si tu le peux, rends service de bon cœur à la personne qui te présentera ce billet. »

« Je ne mets pas l'adresse, ajouta le docteur, pour ne point compromettre mon fils si ce papier était saisi; mais retenez bien son nom : il s'appelle le capitaine Arnaud.

— Monsieur, dit le marquis en s'inclinant, tandis que le comte serrait à la briser la main de leur bienfaiteur, vous êtes très généreux et très noble ! »

X

Feigneux avait marché toute la journée, roulant sans cesse dans sa tête la même idée, qui le rendait fou : Oui, c'était bien décidé, il s'engagerait.., et on le prendrait. Il finissait, à force de regarder cet avenir, qui lui apparaissait tout radieux, par oublier son triste passé et son présent misérable. Il pensait seulement encore à Mme de Fligny, et cette pensée ramenait toujours à son cœur comme un afflux de douleur et d'émotion.

Où était-elle maintenant?

Elle était sur cette même route qu'il suivait péniblement en frappant la terre de ses petits bâtons; mais elle était loin, bien loin, là-bas, par derrière l'horizon, et chaque minute augmentait encore cette distance, emportait plus loin le seul être que Feigneux aimait.

Les souvenirs et les rêves l'exaltaient tellement, qu'il ne pensa point à manger. Le soir, en haut d'une côte qu'il venait de monter péniblement, il se sentit faiblir.

Il faut donc mendier encore! se dit-il.

Et triste, honteux de demander l'aumône dans un pays où il était inconnu, il alla de chaumière en chaumière. Quelques paysans le repoussèrent; puis on lui donna un morceau de pain. Il s'enhardit et demanda une place à l'étable ou dans une grange; mais on le trouva trop exigeant et on le chassa.

Tristement, dans la nuit, il poursuivait sa route en mangeant son morceau de pain; quand il eut fini son repas, la fatigue l'accabla; il ne pouvait plus se traîner. Alors il entra encore dans une ferme et supplia si humblement, qu'on lui accorda enfin un coin tout près des vaches, et il s'endormit.

Quand il s'éveilla, le lendemain, il se sentait très heureux : il avait fait, au fond de son étable, un rêve qui l'avait ravi. Il avait oublié ce rêve, mais il se souvenait du bonheur qu'il lui avait donné, et ce bonheur lui restait encore, lui emplissait l'âme d'un flot d'allégresse, lui réchauffait le cœur.

La fille de ferme qui, à l'aube, vint lui ouvrir la porte, eut pitié de lui et lui donna un morceau de pain. C'était assez pour la journée; Feigneux ne mendierait donc pas. Il avait fait, la veille, un grand chemin, plus de dix lieues sur une route toute en montées et descentes, très commodes pour lui. Il se laissait aller en haut des montées, et roulait alors, sans dépenser de forces, au train d'une voiture, et en bas il se trouvait tout dispos pour gravir allègrement la pente opposée. Il allait ainsi plus vite qu'un homme ordinaire.

Il recommencerait aujourd'hui. Il irait de la même

allure, et il atteindrait vers le soir la petite ville de Saint-Rimand, où il y avait sans doute un bureau de conscription. Le cul-de-jatte rapportait son bonheur, l'espèce de bien-être qu'il éprouvait, à ses deux espoirs, aux deux désirs de son cœur, s'imaginant que ce rêve dont il ne pouvait se souvenir lui avait donné l'assurance que Mme de Fligny serait sauvée et que lui-même deviendrait soldat. Il s'en allait donc de toute sa vitesse, oublieux de ses tristesses, confiant en l'avenir.

. . . . . .

Il y avait une heure que Feigneux avait quitté la ferme hospitalière, quand une femme débraillée et hideuse, coiffée d'un bonnet rouge, entra dans la cour, où la charitable servante donnait maintenant à manger à ses poules. En voyant cette femme, elle fit un geste d'effroi. Que venait-elle faire, cette brigande? Allait-on maintenant brûler les fermes comme on avait brûlé les châteaux, et l'autre nuit encore ceux de Sarthenay et de Fligny, dont on avait aperçu au loin le flamboiement dans le ciel? Affolée par ce souvenir, la jeune fille se mit à crier :

« Au secours! »

Le fermier et ses valets, qui déjeunaient dans la cuisine, sortirent, la fourche au poing.

Élisa avait couru toute la journée à la poursuite de Feigneux, demandant dans les villages si l'on n'avait pas vu un cul-de-jatte dans une roulotte; mais les passants se détournaient d'elle avec dégoût, les paysans la chassaient, et les petits garçons jetaient des pierres à cette folle. On lui avait refusé un morceau de pain; elle n'avait

rien mangé, et la nuit elle s'était couchée toute transie sur la terre glacée, à l'abri d'une haie.

Quand elle vit, dans la cour de la ferme, ces hommes qui marchaient vers elle, la menaçant de leurs fourches, elle joignit les mains, et d'une voix sourde leur dit :

« Ayez pitié de moi, je ne vous demande rien. Dites-moi seulement si vous avez vu passer un cul-de-jatte qui se traîne dans une roulotte.

— C'était un de sa bande, » grommela le fermier.

Et donnant à Martine, la servante, une brusque bourrade :

« Cela t'apprendra à faire coucher ici tous les rôdeurs. »

Élisa avait entendu. Elle poussa un cri de joie et fit un bond vers la porte; puis, se ravisant, elle revint vers les hommes, et joignant les mains du même geste suppliant :

« Dites-moi encore quel chemin il a pris en partant.

— Veux-tu t'en aller, cria le fermier, ou je lâche mes chiens à tes trousses! »

Mais Martine, la servante, qui pleurait d'avoir été grondée par son maître, crut voir une si grande douleur sur le visage de la femme, qu'elle ne résista pas au mouvement de son âme.

« Il est parti, dit-elle, du côté de Saint-Rimand.

— Merci ! » cria Élisa.

Et, s'élançant sur la route, elle se remit à la poursuite de son fils.

XI

La petite ville de Saint-Rimand, si calme d'ordinaire, si paisible et si gaie, était ce jour-là remplie de tumulte. La veille, un délégué du club des jacobins de Nantes était arrivé pour s'assurer du patriotisme des habitants, que l'on accusait de modérantisme. La municipalité était en effet composée d'honnêtes gens, qui se disaient révolutionnaires pour céder aux fureurs du temps, mais qui, dans le fond de leurs âmes, condamnaient les excès et cherchaient à les éviter pour leur part. Ils se gardaient, par exemple, d'arrêter des voyageurs, même quand on les soupçonnait d'émigrer, et ils refusaient d'examiner trop attentivement les passeports. Beaucoup de gentilshommes du pays avaient passé à Saint-Rimand, où il y avait un relais; on aurait pu les prendre et se couvrir de gloire aux yeux des patriotes de Nantes. La veille encore, on avait vu une vraie caravane d'émigrés; c'étaient certainement les familles de ces deux aristocrates dont on avait brûlé les châteaux. Le maire avait résisté aux menaces

des exaltés; mais cette fois c'en était trop : un délégué du club jacobin de Nantes était justement en tournée dans les environs; on l'avait appelé.

Maintenant que le roi était mort, on était au plus rouge de l'année sanglante. La terreur s'étendait sur toute la France, gagnait de proche en proche. Les honnêtes gens tremblaient, enchaînés à la peur par trop de liens d'amour, craignant pour leurs enfants ou leurs femmes, essayant de vivre au jour le jour, de faire reculer les heures fatales, d'atteindre enfin le moment libérateur, la fin de ce temps maudit. Les gredins, au contraire, se déchaînaient. Ils avaient la force et la loi; ils pouvaient tout ce qu'ils voulaient, et voulaient toutes les atrocités. Dans chaque petite ville, il y avait comme une reproduction de toutes les monstruosités de Paris : des émeutes, des massacres, des scènes de pillage, et toutes les bêtes fauves de la capitale avaient des petits en province. A Saint-Rimand, comme partout, il y avait un Marat crapuleux et féroce, un petit Robespierre ambitieux et cruel, un Danton audacieux et tonitruant.

Du chef-lieu, le club des jacobins, affilié à celui de Paris, adressait des mots d'ordre, d'exécrables encouragements, distribuait des éloges et des menaces. Il chargeait enfin des délégués de renverser les municipalités trop tièdes, d'exciter l'émeute et de faire massacrer au besoin ceux qui, par hasard, tenaient tête aux brigands.

Ainsi la terreur, tombant de haut, s'épandait sur toute la France. C'était comme une cascade de sang dont le flot roulait à travers le pays, charriant des têtes coupées.

Le comité de Salut public envoyait en province des proconsuls, garçons bouchers de la grande boucherie révolu-

Bientôt tous les conseillers furent réunis autour de leur maire.

tionnaire, qui allaient dresser dans les villes l'abattoir sur les places publiques. A leur tour, les comités locaux envoyaient d'autres garçons bouchers qui passaient dans les petites villes, dans les bourgades, et ceux-là n'avaient

pas de bourreau dans leur suite, mais une garde de volontaires, armés de piques et de haches, qui faisaient vivement leur besogne et tuaient sans formalité les malheureux qui avaient l'audace de se défendre. Le prétexte de ces missions était facile à saisir. Un petit club local appelait au secours, demandait que l'on vînt l'aider à s'organiser : les frères comprenaient leurs frères à demi mot; ou bien encore il s'agissait de provoquer des enrôlements pour envoyer de nouveaux conscrits aux armées de la République.

C'était précisément sous ce dernier prétexte que le délégué du club jacobin de Nantes courait la contrée aux environs de Saint-Rimand. Il avait ramassé autour de lui une partie de la bande qui avait incendié Sarthenay et Fligny, tandis que le reste avait regagné Nantes avec le boucher Corvin, qui ne voulait pas servir en subalterne.

Les jacobins de Saint-Rimand, furieux de la résistance du maire, avaient envoyé quelques-uns des leurs à Pont-Rigaud, où Brutus Manglat, le patriote de Nantes, venait d'épurer le pays en faisant jeter à la Loire toute une famille de bourgeois soupçonnés de royalisme. Brutus accueillit favorablement la requête des zélés de Saint-Rimand, et courut toute la nuit pour arriver dans la coquette petite ville au moment où les ménagères ouvraient leurs portes et regardaient le ciel, pour savoir s'il pleuvrait. Hélas! il allait pleuvoir du sang.

Les jacobins entrèrent dans la ville en poussant de hurlantes acclamations :

« Vive la révolution, criaient-ils, la révolution ou la mort! »

Brutus, monté sur un gros cheval volé à un fermier, agitait furieusement son bonnet rouge, excitait tous les malandrins de sa suite. Pour commencer, ils pillèrent un cabaret, assommèrent à moitié leur hôte et sa femme; puis, déjà ivres, ils se précipitèrent vers la place et portèrent leur chef en triomphe dans la salle de la mairie. Brutus décréta, au nom de la nation, qu'il fallait dresser sur-le-champ une liste des suspects et faire passer en jugement toute la municipalité. Alors, tandis que le délégué jacobin, vautré dans un fauteuil, continuait à s'enivrer en compagnie des grands hommes de la ville, le pharmacien Robespierre, le marchand de bestiaux Danton et le savetier Marat, toute la tourbe des coquins infimes commença une chasse à l'homme à travers les rues de Saint-Rimand.

On assiégea la maison du maire. Le pauvre homme s'était caché dans sa cave; on alla l'y chercher et, au milieu des huées, on le conduisit sous une grêle de coups devant l'héroïque Brutus, qui lui cracha au visage et lui dit :

« Voilà comment un patriote salue les traîtres! »

Bientôt tous les conseillers furent réunis autour de leur maire, parqués ensemble dans la même salle, tandis que leurs femmes criaient à la porte en se tordant les bras de désespoir.

Mais Brutus voulait que sa justice fût rendue publiquement. Les habitants avaient fermé leurs fenêtres et leurs

portes, s'étaient barricadés chez eux. Il ordonna de tirer dans les fenêtres, d'enfoncer les portes, de forcer tout le monde à sortir; puis il voulut que l'on dressât une estrade devant une des entrées de la ville, sur le bord de la Loire. Pendant qu'on exécutait ses ordres, il alla dîner avec son état-major, et gracieusement il invita les furieuses jacobines qui lui faisaient une garde d'honneur.

Tandis qu'ils dînaient dans l'hôtel où s'étaient arrêtés la veille les fugitifs, les jacobins, dispersés dans la ville, brûlaient les maisons des habitants qui voulaient se défendre et poussaient toute la population sur le bord de la Loire, à l'endroit désigné par Brutus.

Celui-ci s'amusait beaucoup; il se trouvait à une vraie partie de plaisir.

« Ah! répétait-il, que c'est bon d'être enfin le maître! »

Mais cet optimisme ne le rendait pas moins cruel; le bon vin ne lui attendrissait pas le cœur. Dieu sait cependant si maître Lequeux, l'hôtelier de Saint-Rimand, le soignait bien! Le pauvre hôtelier, tout tremblant, se tenait dans sa cuisine et répétait à ses servantes :

« Donnez-leur tout ce qu'il y a de meilleur, tout ce qu'il y a de plus cher. »

On était au dessert, et maître Lequeux se croyait sauvé, quand deux femmes pénétrèrent dans l'office, l'empoignèrent et le traînèrent devant Brutus, qui lui dit d'une voix avinée :

« Ah! c'est toi, coquin, qui reçois si bien les aristocrates?

— Mais... je ne sais pas..., balbutia Lequeux.

— Tais-toi, répondit Brutus, nous savons bien, nous, que tu es ennemi de la nation. »

Et tandis que les brigands se levaient de table, on entraîna Lequeux vers la Loire.

XII

Toute la population était rassemblée autour de l'estrade d'où Brutus devait juger les coupables. Comme le délégué jacobin traversait la foule avec son escorte de furies, une femme montrant un enfant lui cria :

« Citoyen, regarde cet innocent, et fais grâce à son père. »

Brutus passa sans détourner la tête; mais une mégère qui le suivait allongea le bras d'un mouvement soudain et, perçant l'enfant, l'enleva au bout de sa pique en vociférant :

« Voilà un petit aristo de moins! »

Un cri de désespoir lui répondit. La mère bondit comme une lionne, et saisissant l'horrible femme à la gorge, la mordit au visage. Ce fut une lutte atroce. Des jacobins frappaient la malheureuse mère, la tiraient par les cheveux.

Brutus se retourna.

« Rendez-lui son enfant, » dit-il sans émotion.

La mère le prit, le déshabilla, examina sa blessure; la pique l'avait traversé de part en part. Elle le berça, le pressa sur son cœur, comme si elle eût voulu le ranimer, le ressusciter; puis subitement l'élevant en l'air, au-dessus de sa tête, comme un drapeau de révolte, elle courut, perça la haie de jacobins qui entourait le peuple, et seule en face de Brutus et de sa garde, maintenant installés sur l'estrade :

« Vengeance! cria-t-elle, ils ont tué mon enfant. Vengeance contre les brigands! »

Il y eut une tempête de cris. Tous se révoltaient. La foule se précipita vers Brutus, qui pâlissait de terreur; mais les jacobins se ruèrent à coups de piques et de sabres. Il y eut un affreux tumulte. On tua la mère, qui criait : « Vengeance! » et tous les prisonniers que l'on avait conduits là pour les juger; on tua ensuite, au hasard des coups de piques, des vieillards, des femmes, des enfants; et quand la révolte fut vaincue, quand les jacobins eurent de nouveau parqué le peuple, on traîna les cadavres sur la berge et on les jeta dans le fleuve, dont l'eau fut rougie.

Alors il se fit un horrible silence; puis on entendit la voix avinée de Brutus, qui prononçait un discours en l'honneur de la liberté.

« Citoyens, disait-il, votre ville a reçu le baptême de la liberté. Maintenant purifiée, elle ne doit plus garder ce nom de Saint-Rimand, qu'elle avait reçu de la superstition, qui ne convient qu'à une ville d'esclaves. »

Et montrant le pont qui en aval traversait la Loire :

« Je déclare, au nom de la nation, que Saint-Rimand s'appellera désormais *Pont-Libre.* »

Les jacobins applaudirent cette ridicule proclamation; mais Brutus faisait signe de la main et demandait le silence. Il n'avait pas fini son discours.

« Nous avons immolé à la liberté ceux qui la haïssaient; à présent nous allons appeler les généreux citoyens qui veulent s'immoler eux-mêmes au salut de la patrie en devenant les soldats de la République. »

. . . . . .

A ce moment on vit arriver un infirme, un cul-de-jatte, qui se traînait dans une roulotte : c'était Feigneux. Il avait rencontré sur la route des gens qui fuyaient; il les avait interrogés; mais, dans leurs rapides réponses, il n'avait saisi que ces mots :

« Les jacobins..., enrôlement forcé... »

Il avait conclu que c'étaient des réfractaires qui se sauvaient pour ne pas être envoyés à l'armée; et lui, Feigneux, qui aurait tout donné pour avoir des jambes, pour être sûr de devenir soldat, les avait considérés avec mépris.

Il avait continué son chemin plus vite encore, pressé d'arriver et bénissant sa bonne chance, qui lui avait fait prendre, sur les traces de Mme de Fligny, la route de Saint-Rimand. Assourdi par le bruit grinçant de sa roulotte, il avait entendu de loin de grands cris, toute une rumeur de tumulte; mais il avait cru que c'étaient de patriotiques acclamations. Le chemin qu'il suivait arrivait à Saint-Rimand par le bord de la Loire et traversait

On tua ensuite, au hasard des coups de piques, des vieillards, des femmes, des enfants.

la place, où toute la population était rassemblée autour de Brutus.

Quand Feigneux déboucha sur cette place, son cœur battait à se rompre; c'était là qu'allait enfin se décider sa destinée. Il eut un moment d'hésitation, comme une honte de traverser tout ce monde, qui peut-être se moquerait de lui; mais il se souvint de ses beaux rêves et ne voulut pas les sacrifier; d'ailleurs, depuis le matin il était plein d'espoir.

Cependant, lorsqu'il voulut s'approcher de l'estrade pour répondre à l'appel, les jacobins armés de piques qui montaient la garde le repoussèrent violemment.

Brutus répéta son discours, invitant les citoyens de bonne volonté à s'enrôler : personne ne répondit.

Alors il entra en fureur :

« Il n'y a donc que des lâches ici! » criait-il.

C'est le moment de me présenter, pensa Feigneux, repris de tout son espoir, de toute sa folie.

Il tenta encore de percer la haie des jacobins; l'un d'eux, après l'avoir insulté grossièrement, lui demanda :

« Qu'est-ce que tu veux?

— Je veux,... je veux m'engager, dit Feigneux en rougissant.

— Ah! ah! ricana l'homme en montrant aux autres le pauvre diable; en voilà un qui veut s'engager; je vais le présenter à Brutus pour le faire rire. »

Et, saisissant Feigneux, il l'arracha de sa roulotte, le porta sur l'estrade.

« Tiens, citoyen, voilà un conscrit. »

Mais Brutus ne se mit pas à rire.

« Tu mériterais que l'on te jetât à l'eau, pour t'apprendre à te moquer de moi, » dit-il au cul-de-jatte.

Feigneux protesta. Il ne se moquait de personne; il voulait comme un autre servir la République; on pourrait bien le mettre sur un caisson, il passerait les boulets.

Et autour du proconsul, des citoyens qui avaient le goût de l'extravagance applaudissaient le cul-de-jatte patriote.

Feigneux croyait sa cause gagnée et déjà se réjouissait; mais Brutus, qui devenait blême, lui jeta un sinistre regard :

« Je te reconnais, lui dit-il; tu es Feigneux.

— Oui, cria une des jacobines, c'est lui qui a sauvé les aristocrates de Fligny! »

Feigneux ne l'écoutait pas; il fixait Brutus, dont il n'avait pas encore bien vu la figure.

« Moi aussi, je te reconnais, s'écria-t-il, tu es Baptiste, l'ancien domestique du château. C'est toi qui as eu si grand'peur quand les brigands sont venus.

— Tu mens, tu es un misérable menteur! hurla Brutus. Je ne suis pas comme toi, un valet d'aristocrate! »

Puis se tournant vers les jacobins :

« Vous entendez? il nous appelle des brigands; il voulait aller à l'armée pour trahir la patrie. »

Il y en avait qui hésitaient à commettre un nouveau crime et qui avaient pitié de cet infirme; mais les femmes, qui avaient reconnu Feigneux, se mirent toutes ensemble à crier contre lui.

Le cul-de-jatte fit un effort, et, pour prouver son civisme, cria, comme il l'avait fait à Fligny :

« Vive la République!

— Tu es un lâche; tu veux encore nous tromper, gronda Brutus; nous savons bien que ta maîtresse aimait le ci-devant roi et qu'elle détestait la République. »

C'est vrai, pensa Feigneux.

Alors il se jugea perdu, et une rage le prit, un furieux désir de braver ses bourreaux.

« Vous êtes tous des coquins, leur cria-t-il. Vive le roi! »

Une immense imprécation lui répondit. Brutus l'empoigna lui-même, et sautant à bas de l'estrade, suivi des brigands et des jacobins, il courut vers le pont, tandis que la foule épouvantée se dispersait.

« Crie : Vive la République! demande pardon au peuple, » disait Brutus, qui tenait Feigneux suspendu au-dessus du fleuve.

Feigneux, comme un gentilhomme, s'obstinait maintenant à crier : Vive le roi.

« Crie donc : Vive la République! A bas les aristos! A bas la ci-devant de Fligny, » répétaient les mégères en le frappant de leurs piques.

Feigneux, de tout son cœur, offrit sa vie pour le salut de Mme de Fligny; puis, d'une voix forte, il cria :

« Vive la comtesse de Fligny! Vive le roi! »

Brutus ouvrit les mains, lâcha le mendiant, qui disparut dans le fleuve.

Ce fut ainsi que Feigneux le cul-de-jatte, qui avait vécu en mendiant, mourut en gentilhomme.

. . . . . .

Les bandits allaient s'en retourner quand ils virent arriver à la tête du pont une femme qu'ils reconnurent tout de suite.

« Élisa, c'est Élisa! criaient-ils; elle manquait à la fête. »

Elisa, plus hideuse, plus épouvantable que jamais, effrayante à voir, accourait de toute sa vitesse. Mais au lieu de répondre aux acclamations des bandits, elle les regardait tous avec des yeux fous; puis, d'une voix entrecoupée :

« Mon fils! leur cria-t-elle, vous avez tué mon fils!

— Elle devient folle, » ricana Brutus.

Elisa le frappa d'un coup furieux en plein visage, et, tandis que le jacobin s'affaissait, étourdi, elle sauta dans le fleuve.

On la vit flotter un moment, puis s'enfoncer.

« *Requiescat in pace!* » dit en éclatant de rire un de ces forcenés, qui avait été sacristain.

XIII

Il y avait dix jours que les fugitifs de Fligny étaient partis. Ils avaient marché très vite, et ils touchaient presque au terme de leur voyage. Ce voyage avait été pour tous, mais surtout pour Mme de Fligny, une longue et cruelle souffrance.

La pauvre comtesse retombait souvent dans des accès de fièvre et s'affaiblissait d'une manière effrayante. On n'avait pu s'arrêter que deux fois pour la laisser se reposer durant quelques heures, et chaque fois il avait fallu supplier et payer grassement Largentaie. Mais la comtesse s'était raidie de toute son énergie contre la tristesse et la maladie; elle avait eu le courage d'être gaie par instants et de consoler son mari, qui restait presque toujours silencieux et sombre.

Enfin on allait être sauvé; il n'y avait plus qu'un mauvais pas à franchir, le plus mauvais, à vrai dire, le pas décisif qui allait résoudre pour eux une question de vie

ou de mort. Et l'anxiété augmentait à mesure que l'on approchait du Rhin.

On était sur la route de Karlsheim, petite ville d'Alsace habitée presque exclusivement par des juifs. On allait y arriver, et c'était là que Largentaie devait quitter ses clients; il avait refusé de les accompagner jusqu'au Rhin.

« Si j'étais pris, avait-il dit, je ne pourrais nier que vous êtes des émigrés, et *cela* — ici le geste que nous connaissons déjà — tomberait aussi sur moi. »

Largentaie avait honnêtement rempli ses engagements. Grâce à ses renseignements précis et à sa connaissance parfaite de la route, on avait évité toutes les mauvaises rencontres; mais, maintenant qu'ils étaient habitués à se laisser conduire par lui, tous pensaient avec angoisse à cette dernière étape qu'il faudrait faire le lendemain, sans guide et même sans renseignements, puisque ni le comte ni le marquis ne connaissaient l'allemand.

Ils causaient tous deux avec Largentaie, lui demandant les dernières indications, se faisant expliquer la route, tandis qu'ils montaient une pente en haut de laquelle ils apercevaient déjà la petite ville de Karlsheim.

« Vous partirez, disait le postillon, à quatre heures du matin, vous prendrez la route que vous trouverez à l'autre extrémité de la ville. Après deux heures de marche, aux premières lueurs de l'aube, vous apercevrez quelques maisons à votre gauche, et tout en face un chemin qui vous conduira droit sur le Rhin. Vous verrez un vieux batelier auquel vous montrerez un louis et qui vous pas-

sera sur l'autre rive. Alors, ajoutait Largentaie, vous ne regretterez pas vos quatre cents louis.

— Non, fit le marquis, tu t'es conduit honnêtement, et j'avais eu tort de me défier de toi.

— Vraiment, vous vous défiiez de moi? répondit Largentaie d'un ton singulier.

— N'y a-t-il pas de danger pour nous, dit le comte, dans cette petite ville? »

Si l'on avait observé Largentaie, on l'aurait vu rougir à cette question.

« Mais non, répondit-il en se forçant à rire; il n'y a guère que des juifs à Karlsheim, et ces gens-là ne s'occupent pas de politique : ça ne rapporte rien. »

On entrait dans ce petit ghetto perdu en pleine campagne d'Alsace : les rues étaient basses et tortueuses, pleines de mauvaises odeurs. Au bruit de la voiture, tout le monde sortait des maisons; des enfants couraient près des portières en demandant l'aumône; de sordides vieilles femmes échangeaient entre elles quelques mots d'une voix gutturale dans un étrange jargon; des hommes jetaient d'obliques regards dans l'intérieur de la voiture, où Mme de Fligny disait à la marquise de Sarthenay :

« Toutes ces figures me font peur. »

La marquise partageait ce sentiment d'effroi et de répulsion. Elles ne comprenaient ni la langue, ni les gestes, ni ce muet langage de physionomie qui reflète le mouvement des âmes : c'était pour elles une autre humanité, une humanité inconnue, dont elles ne devinaient ni les pensées ni les passions, qui ne communiquait en rien

avec elles, et elles auraient eu moins peur devant les brutes de Fligny que devant ces hommes et ces femmes qui grouillaient entassés dans les encoignures des rues et qui les suivaient d'un regard étrange, luisant et froid.

Elles éprouvaient quelque chose de l'impression du voyageur qui entrerait par mégarde dans une grotte habitée par des serpents : une angoisse leur glaçait le cœur et les laissait sans défense.

Le comte, lui aussi, se sentait gêné, et il aurait presque voulu poursuivre sa route, marcher de suite jusqu'au Rhin. Il en parla à Largentaie. Celui-ci eut un mouvement de dépit que ne put apercevoir M. de Fligny, qui marchait à côté de lui, puis il répondit d'un ton bourru :

« Comme vous voudrez; mais c'est une imprudence, et je ne réponds plus de rien. »

Le marquis intervint. Il n'était pas troublé des mêmes appréhensions. Durant sa carrière militaire, quand il faisait la guerre en Allemagne, il avait traversé des juiveries pareilles à celle-ci. Il fallait, pensait-il, s'en tenir au plan adopté. S'il avait pu apercevoir l'éclair qui brilla dans les yeux de Largentaie, il aurait peut-être changé d'avis; mais la voiture s'arrêtait sur une petite place, devant l'hôtel de l'Écu d'Or, tenu par Samuel Aaron, gros juif graisseux et sale, qui vint ouvrir la portière en saluant jusqu'à terre.

Comme les voyageurs passaient le seuil de l'auberge, ils croisèrent un officier enveloppé d'un grand manteau, qui les dévisagea d'un coup d'œil.

Les pauvres gens eurent un mouvement d'effroi. Cet

officier républicain n'allait-il pas flairer en eux des émigrés, des gibiers de guillotine? Le marquis se rassura bien vite; après tout, ce républicain était un soldat, un officier; il ne pouvait donc être ni un brigand ni un traître; par instinct militaire, il admira sa belle tenue, son mâle visage. Et, en effet, au moment où le comte entrait dans l'hôtel portant dans ses bras Mme de Fligny pâle et brisée de fatigue, l'officier républicain prouva qu'il était au moins un homme bien élevé : devant cette femme qu'il devinait malheureuse et qu'il voyait malade, il se découvrit et s'inclina profondément.

Dans ce simple salut, il y avait toute une protestation de loyauté, et Mme de Fligny, qui s'était d'abord effrayée à la vue de l'uniforme, reprit confiance et, à son tour, d'un gracieux mouvement de tête et d'un charmant sourire, elle salua le capitaine.

Pourtant, comme le marquis était resté le dernier, il entendit l'officier demander à haute voix à un domestique de lui indiquer la maison du maire; et de nouveau M. de Sarthenay fut repris d'inquiétude.

XIV

Les fugitifs étaient maintenant réunis dans une chambre de l'Ecu d'or. C'était leur dernière nuit sur la terre de France, leur dernière nuit d'angoisse. Mais d'autres douleurs les attendaient là-bas; une vie terrible allait commencer pour eux derrière ce fleuve qu'ils franchiraient le lendemain, s'il plaisait à Dieu.

Mme de Fligny, épuisée de fatigue, était étendue sur le lit; la marquise, assise à ses pieds, regardait fixement le beau visage douloureux de son amie; le comte se tenait à son chevet, et, les yeux vagues, caressait les boucles blondes de sa femme. Il poursuivait le rêve funèbre qui hantait son esprit depuis qu'il avait quitté Fligny. Où les menaient ces routes de l'exil, qu'ils brûlaient dans leur course rapide? Hélas! ne les conduiraient-elles pas à un cimetière perdu dans quelque village allemand, à une tombe sans nom où reposerait celle qu'il aimait?

Il découvrait en lui-même des profondeurs d'amour qu'il ne connaissait pas avant cette épreuve, et si sa

femme devait mourir, ces profondeurs d'amour deviendraient des abîmes de douleur que l'oubli ne comblerait jamais. Ah! n'aurait-il pas mieux valu rester là-bas en pleine tempête!... Le comte sentait un remords lui monter dans l'âme comme un sanglot monte dans la gorge. Il aurait dû mourir en la défendant, et la mort lui eût été douce, tandis qu'il l'avait peut-être tuée en essayant de la sauver par la fuite. Mais au même moment ses regards tombaient sur sa fille, la petite Marie-Antoinette, et le remords s'apaisait : n'était-il pas père autant qu'époux? Ne devait-il pas sauver sa fille, et pour elle se sauver lui-même?... C'était sa fille qui faisait rentrer un peu d'espoir dans son cœur.

Qui sait? Là-bas on trouverait peut-être quelque coin paisible où l'on pourrait vivre heureux en attendant la fin de cette immense calamité! S'ils n'avaient plus d'argent, il travaillerait, il gagnerait la vie de sa femme et de sa fille. Puis, considérant les circonstances présentes, l'esprit ramené aux dures réalités de leur situation, il se mit à penser à cette dernière étape qui l'effrayait et à ces quelques heures qu'il leur fallait passer, bon gré mal gré, dans ce repaire de juifs.

Le marquis, de son côté, réfléchissait en silence. Il s'était assis dans un coin, et il avait attiré entre ses jambes le petit Albert, qui intrépidement et gaiement avait fait presque tout le voyage en croupe de son père. Il pensait d'abord à cet officier qu'ils venaient de rencontrer et qui pouvait les perdre.

Puis il tâchait de percer l'avenir, de combiner des

plans d'existence, de trouver des moyens de gagner leur vie; et, quel que fût son courage, il sentait son cœur défaillir à la pensée qu'il faudrait qu'un marquis de Sarthenay, ancien maréchal de camp des armées du roi et commandeur de ses ordres, se fît professeur de français ou de mathématiques.

Il se désespérait surtout, dans sa belle fidélité, d'être obligé d'abandonner ou de reculer indéfiniment ses plans de délivrance de Louis XVII. Un moment il s'abattit dans cette tristesse; mais la belle humeur invincible, le vaillant optimisme de ces bonnes races de gentilshommes militaires reprit le dessus; il secoua les épaules comme pour rejeter un fardeau.

« Bah! dit-il à demi voix d'un ton presque joyeux, il suffit d'avoir du courage et d'attendre l'avenir. Tout cela passera.

— Qui sait? » dit le comte qui avait entendu.

Et il allait poursuivre sa réflexion mélancolique quand Mme de Fligny l'arrêta d'un regard, et parlant avec une singulière assurance :

« Je vous promets, mon ami, dit-elle, que nous serons sauvés; cet officier qui m'a saluée si bas nous défendra maintenant s'il y a encore quelque danger. »

A ce moment on frappa à la porte, et les deux hommes se levèrent d'un même mouvement nerveux.

C'était Largentaie, qui venait prendre congé de ses clients.

« Eh bien, dit le postillon, je pense, mesdames et messeigneurs, que vous pouvez être contents de moi : vous

voici arrivés. Pourvu que vous soyez prudents, demain vous êtes sauvés, et sans Largentaie certainement vous restiez en route.

— C'est bien, c'est bien, dit le marquis, que cette exubérance agaçait; réglons nos comptes : voici deux cents louis. »

Largentaie vérifia la somme et fit longuement tinter les pièces.

Si l'on avait à ce moment brusquement ouvert la porte de la chambre, Samuel Aaron, le gros juif, aurait été bien attrapé. Il était là, l'œil collé au trou de la serrure, surveillant tous les mouvements du postillon, avec qui il venait de causer longuement dans la cuisine. Quand il vit tout cet or étalé sur la table, il eut un mouvement de colère et retint à peine une exclamation.

Il m'a trompé, pensait-il; ma commission n'est pas assez forte. Ah! mais! je vais réclamer.

Largentaie avait fini de faire son compte :

« C'est bien, dit-il; mais ce n'est pas tout. Puisque vous êtes contents de mes services, donnez-moi un certificat, comme le comte de Rumigny et le duc de Saglas. »

Ah! le malin! pensa Samuel; il mériterait d'être juif. Il se fait donner des certificats par les gens qu'il envoie à la guillotine.

Le marquis de Sarthenay écrivait rapidement quelques lignes sur un papier que lui avait tendu le postillon; celui-ci les lut, plia soigneusement le billet et remercia ses clients.

« Au revoir et bonne chance! » leur dit-il.

Samuel, quand le postillon ouvrit la porte, était déjà dans sa cuisine et faisait semblant de laver soigneusement des assiettes.

« Samuel, dit le postillon en se frottant les mains, ça va bien.

— Ça fa pien ! répéta le juif.

— Oui, reprit l'autre, tu peux être tranquille, Samuel, l'affaire est dans le sac; je vais aller prévenir Moser. D'ailleurs il m'a vu passer, et il connaît bien mes habitudes. Dans une heure il sera ici avec les autres; ils feront semblant de prendre d'assaut ton auberge.

— Foui, foui, che sais pien, disait Samuel en roulant entre ses doigts ses longs cheveux en tire-bouchons. Foui, foui, che sais pien, mais che ne feux blus être folé. Qu'est-ce que ch'aurai, moi, pour mon bedit pénévice?

— Tu auras, répondit Largentaie, comme toujours, la voiture et les chevaux, que tu iras revendre à Strasbourg.

— Ce n'est bas assez! » commença le juif.

Mais brusquement Largentaie l'interrompit:

« Mon vieux Samuel, tu vas me laisser tranquille; c'est une affaire entre Moser et toi. Vous vous disputerez plus tard; en attendant, garde-toi d'aller avertir tes prisonniers; même s'ils te payaient fort cher tu risquerais ta peau; d'ailleurs, ajouta-t-il, on doit déjà monter la garde. »

Sur ce, le postillon sortit. Samuel le suivit jusqu'au seuil, et lui montrant le poing: « Foleur! » grommela-t-il entre ses dents.

XV

C'était là l'honnête métier que faisait Largentaie ; c'était ainsi qu'il entendait le sauvetage des aristocrates, comme il disait. Il conduisait les malheureux qui avaient confiance en lui jusqu'à Karlsheim, où tous les habitants étaient ses complices.

Il y avait autrefois sur les côtes des villages entiers, qui ne vivaient que des proies qu'ils faisaient sur les navires naufragés. Ces brigands, dans les nuits de tempête, quand un vaisseau était en détresse, allumaient un fanal auprès d'un récif. Les marins, apercevant cette lumière, la prenaient pour celle d'un phare qui leur signalait un port, un lieu d'abri, et ils allaient se perdre sur les rochers. Ainsi agissaient, avec plus de scélératesse encore, le postillon Largentaie et ses complices, les juifs de Karlsheim.

Ils étaient les écumeurs de la frontière. Largentaie avait imaginé ce plan et l'avait soumis au maire de Karlsheim, le juif Moser, qui l'avait approuvé avec enthousiasme.

Le postillon proposait à quelque malheureux noble, poursuivi et traqué, de le conduire en Allemagne; et inévitablement la dernière étape était Karlsheim. Les parts de profit étaient réglées d'avance. Largentaie se faisait payer d'abord par l'émigrant, puis il partageait avec Moser la somme que la République donnait comme récompense aux citoyens qui dénonçaient les fugitifs. L'hôtelier Samuel recevait la voiture et les chevaux; les autres se partageaient les dépouilles que l'on trouvait dans les bagages ou dans les poches des victimes: bijoux, argent, habits, et tout le monde était content.

C'était ainsi que le duc de Saglas et le comte de Rumigny avaient été arrêtés à Karlsheim par quelques patriotes exaltés, qui n'étaient que des juifs livrant des têtes pour de l'argent : la municipalité, si ardente pour la défense de la République, avait une grande influence, jouissait d'une réputation de zèle, qui lui donnait de l'autorité auprès des commissaires du district. Le comité de Salut public lui avait même adressé des éloges.

Cette municipalité était naturellement entièrement juive, les chrétiens de Karlsheim ayant presque tous quitté la ville, devenue pour eux inhabitable, après que la Constituante eut déclaré les juifs citoyens français.

. . . . . .

Largentaie, sorti de l'hôtel de Samuel, se dirigea par de petites rues infectes vers la maison du maire, qui habitait tout au fond de ce ghetto.

A mesure qu'il avançait, des groupes plus nombreux se réunissaient, discutaient devant les portes. Les vieilles

Il y avait autrefois, sur les côtes, des villages entiers qui ne vivaient que des proies qu'ils faisaient sur les navires naufragés.

femmes gesticulaient, faisaient des comptes sur leurs doigts. Largentaie comprenait à merveille le patois de ces juifs. Il les avait beaucoup fréquentés, car ils étaient de complaisants recéleurs du temps où il était à Strasbourg, domestique chez un grand seigneur qui l'avait renvoyé pour vol. Il pouvait donc saisir des phrases entières au passage.

On escomptait déjà le profit de la prise que l'on ferait cette nuit.

« Il y a des caisses bleines d'or! disait une vieille femme.

— Chut! répondait une autre, voici le postillon. »

Et quand il était passé, avec le même geste que Samuel, elle lui montrait le poing et répétait la même injure:

« Foleur! »

Toute cette population croyait en effet que Largentaie la volait, qu'il trichait dans cet ignoble trafic de chair humaine.

Plus loin des jeunes gens saluèrent le postillon d'un clignement d'yeux significatif; et, comme il passait tout près d'eux, ils crièrent :

« Five la Rébublique! A pas les aristos qui ont de l'archent! »

Largentaie ne répondit pas, il était arrivé. Il tourna brusquement, traversa une cour où jouait de la marmaille, et sans frapper, poussant une porte basse, il se trouva en présence du maire, Israël Moser, et de l'officier qui tout à l'heure avait salué Mme de Fligny.

Le capitaine était là depuis une demi-heure, et l'entretien n'était pas du goût de Moser, si l'on devait en juger d'après son air consterné. Il fit signe à Largentaie d'attendre dehors, mais le postillon, curieux de sa nature, fit semblant de n'avoir pas compris. L'officier l'avait toisé d'un regard et continuait le petit discours qu'il tenait au maire :

« Je te répète, lui disait-il, que le citoyen général commandant la place de Strasbourg m'a chargé de te donner l'ordre de dresser immédiatement la liste des conscrits. Tu désobéis à la loi ; pas un homme de Karlsheim n'a encore paru sous les drapeaux. Je reviendrai dans quatre jours avec des soldats, et, si la liste n'est pas prête, je te fais fusiller sur la place. »

Moser devenait blême ; s'il voulait dresser une liste de conscription, ses administrés étaient capables de l'assommer, et s'il ne la dressait pas, ce diable d'officier, qui n'avait pas l'air rassurant, tiendrait certainement sa promesse.

Le capitaine le regardait froidement.

« Eh bien ! citoyen maire, as-tu compris ?

— Che ne gombrends bas pien le vrançais, baragouina le juif.

— Et moi je ne comprends pas ton allemand, répondit l'officier ; mais tu me comprendrais si je voulais t'acheter de ta sale marchandise. »

Alors Moser fit un effort et expliqua péniblement au capitaine que la ville de Karlsheim avait rendu de grands services à la République et qu'elle méritait des égards.

« Et quels services ? » s'exclama l'officier.

Moser raconta la prise du duc de Saglas et du comte de Rumigny. Sa voix avait des intonations féroces, tandis que le capitaine écoutait avec dégoût ce sinistre récit. En terminant, le juif tira de sa houppelande une lettre du comité de Salut public. Le capitaine la lui arracha et la considéra tristement à la lueur de la lampe fumeuse qui éclairait le logis du juif.

« Voilà, dit-il à demi-voix en lisant les signatures, les gens qui déshonorent cette République pour laquelle je donnerais volontiers tout mon sang ! »

Puis, dans un soudain mouvement d'indignation, il déchira le papier et en jeta les morceaux au visage du maire.

Celui-ci poussa un cri de colère, et oubliant sa lâcheté naturelle :

« Che te ferai guillodiner ! cria-t-il à l'officier.

— Quoi ? qu'est-ce que tu dis ?... » répondit le capitaine, et cinglant de coups de cravache la figure de Moser :

« Si dans quatre jours tes conscrits ne sont pas prêts, répétait-il, je te fais fusiller. »

Quand le juif, hurlant de douleur, se fut affaissé, le capitaine se retourna et son regard chercha Largentaie. Il l'aperçut, accroupi dans un coin, prêt à bondir, et vit luire dans sa main une lame de couteau.

Froidement, l'officier tira un pistolet de sa ceinture, et marchant sur le postillon :

« Jette ton couteau ! » dit-il d'une voix brève.

Largentaie hésitait, mais il entendait le bruit sec du pistolet que l'officier armait, et il jeta son couteau.

« Maintenant lève-toi. Tu venais ici pour livrer à Moser les voyageurs que tu conduis? »

Le pistolet restait toujours braqué. D'un signe de tête Largentaie avoua.

« Comment s'appellent-ils? »

Le postillon dit les noms.

« C'est bien! » conclut l'officier.

Il se tournait vers la porte, mais soudainement il revint vers Largentaie, et l'empoignant par les épaules:

« C'est un joli métier que tu fais là, mon garçon! » Et le faisant pirouetter: « Tiens, voilà ce que tu mérites, en attendant mieux. »

Et le misérable Largentaie reçut un coup de pied à lui défoncer le bas des reins.

XVI

La nuit s'avançait. A l'hôtel de l'Écu-d'Or, seule Mme de Fligny dormait, les enfants à côté d'elle; les autres veillaient, et une inquiétude vague mais affreuse les torturait. Ils avaient cru entendre des chuchotements devant leur porte, des rumeurs dans la rue et des pas de loup qui montaient et descendaient l'escalier. A mesure que les heures passaient tous ces bruits étranges augmentaient, se précisaient.

Qu'y avait-il? Que préparait-on dans l'ombre?

En même temps le marquis et le comte, réfléchissant à la conduite de Largentaie, s'étonnaient maintenant de la hâte qu'il avait eue de se faire payer; ils se rappelaient certaines expressions de figure, certains sourires ironiques, et la marquise, traduisant l'impression commune, dit, à un moment où les bruits du dehors semblaient augmenter:

« Si cet homme nous avait vendus à des juifs?... »

Au même moment la porte de l'hôtel s'ouvrit avec

fracas, et l'on entendit retentir dans l'escalier vermoulu qui craquait à chaque enjambée le pas d'un homme qui montait rapidement avec un cliquetis d'éperons.

« Mon Dieu! nous sommes trahis! » s'écria la marquise.

La comtesse ouvrit les yeux, se dressa sur son séant; le comte et le marquis, debout, avaient déjà le pistolet au poing; le petit Albert, instinctivement, vint se placer auprès de son père; tous les yeux étaient braqués sur la porte; on frappa.

« Qui est là? » cria le marquis.

Il y eut un moment de silence, puis une belle voix mâle et profonde répondit :

« Un officier français!

— Nous sommes perdus! crièrent ensemble les deux femmes.

— Nous sommes sauvés! répondit le marquis à voix haute, un officier français est toujours un homme d'honneur.

— Merci, monsieur, dit le capitaine qui entrait.

— Vous êtes, poursuivit-il, le marquis de Sarthenay, l'ami du chevalier d'Assas, et c'est vous qui l'avez si bien vengé?

— Oui, dit le marquis, surpris et flatté.

— Monsieur le maréchal, repartit l'officier en saluant militairement, je suis heureux de rencontrer le héros de Clostercamp.

— Quoi! s'écria le marquis, on se souvient de moi dans l'armée républicaine?

— L'armée républicaine n'est-elle pas l'armée française? »

Alors il y eut un silence. Puis le marquis commença:

« Mon cher camarade... »

Mais l'émotion lui coupait la voix; il ne pouvait achever sa phrase, et répétait seulement:

« Mon cher camarade... »

Enfin des mots entrecoupés sortirent de ses lèvres :

« L'armée, l'armée française... et moi je vais en exil! » D'un mouvement spontané, le marquis se jeta au cou du capitaine, et l'ancien maréchal de camp de l'armée du roi embrassa le jeune officier de l'armée de la République.

Quand ce moment d'émotion fut passé, le capitaine expliqua rapidement la trahison de Largentaie.

Les deux femmes se prirent à trembler, mais l'officier les rassura aussitôt. Il allait faire atteler tout de suite, et lui-même les conduirait jusqu'au Rhin. Si les juifs voulaient résister, on leur casserait la tête.

« Sans vous, disait le marquis, nous étions perdus!

— Il y a bien assez de coquins qui déshonorent la République, répondait le capitaine, pour que les braves gens qui la servent et qui l'aiment lui épargnent des crimes. »

Puis il descendit, tandis que, hâtivement, les fugitifs s'habillaient et se préparaient à cette dernière étape.

En bas, le capitaine trouva Samuel, qui fiévreusement arpentait sa cuisine. Quand le juif aperçut l'officier, il s'arrêta et se mit à l'observer en dessous:

« Eh bien! Samuel, dit l'officier d'un ton jovial, tu n'as pas l'air d'être content; ce n'est pourtant pas le reproche de ta conscience qui peut te mettre de mauvaise humeur? Allons, va me chercher le soldat qui est venu avec moi.

— Che ne sais bas où il est, répondit Samuel.

— Ah! tu ne sais pas où il est? Moi, je vais le trouver tout de suite. Dis-moi seulement où est ta cave. »

Samuel, étonné et vaguement inquiet de la tournure que prenait le dialogue, détacha une clef de son trousseau et conduisit l'officier. Mais la clef ne servit à rien, la porte de la cave était ouverte.

Samuel commença à s'arracher les cheveux.

« Eh! La Vaillance! » cria le capitaine.

Un grognement lui répondit.

« Mauvais soldat, ivrogne, viens ici tout de suite! »

D'un pas tibutant, La Vaillance, — que l'on appelait ainsi dans sa demi-brigade et qui méritait bien ce surnom, — monta les marches glissantes de l'escalier.

« Ah! Tieu d'Apraham, il a pu mon fin! gémit Samuel.

— Il n'est pas mauvais, repartit La Vaillance, pour le vin d'un juif! »

Mais le capitaine, le secouant par les épaules:

« Tâche de te dégriser et de bien me comprendre. Et toi, Samuel, va-t'en voir si ton tonneau ne coule pas. »

Le juif disparut dans sa cave en répétant ses exclamations de douleur et ses invocations au Dieu de ses pères, pendant que le capitaine expliquait à La Vaillance ce qu'il avait à faire.

Il fallait au plus vite atteler la voiture qu'il avait vue

s'arrêter devant l'auberge et seller les chevaux. La Vaillance, qui maintenant marchait droit, sans doute par l'effet de la discipline, s'en alla à l'écurie.

Le capitaine restait seul dans la cuisine de Samuel. Alors il eut conscience des dangers auxquels son dévouement allait l'exposer. Moser avait raison: il devait avoir une grande influence auprès du comité de Salut public, et peut-être lui ferait-il payer cher ses coups de cravache.

Mais l'officier était généreux par instinct, et le plaisir d'accomplir une belle action lui fit vite oublier le danger. D'ailleurs le danger n'était-il pas un attrait pour un brave soldat comme lui, et ne devait-il pas le mépriser joyeusement?

Le capitaine en était là de ses réflexions quand un grand tumulte se fit devant la porte de l'auberge. On entendait toutes sortes de cris féroces, des menaces, des hurlements...

Les juifs de Karlsheim commençaient leur manifestation en attendant l'arrivée du maire, qui tardait. Le capitaine se dirigea vers la porte et l'ouvrit toute grande. Il y eut une poussée dans cette foule qui se ruait à la curée.

« A pas les aristos! » criait-elle.

Mais, quand ceux qui étaient au premier rang aperçurent cet officier en uniforme qui tenait un pistolet braqué sur eux, ils s'arrêtèrent tout net et, comme pétrifiés, ils opposèrent une sorte de muraille à ceux qui les suivaient.

« Le premier qui met le pied sur le seuil est un homme mort! » dit résolument le capitaine.

Il y eut un silence; puis, comme des chacals surpris par un lion, les agresseurs se dispersèrent à la débandade.

Ce fut une galopade qui parcourait les rues de Karlsheim, qui tournait au coin des carrefours; le silence se fit bientôt, et l'on n'entendit plus rien que le roulement de la voiture qui partait à fond de train, tandis que Samuel, désespéré, remontait de la cave en se lamentant et en versant des tonneaux de larmes pour ses tonneaux de vin répandus.

XVII

A peine les fugitifs s'éloignaient-ils de Karlsheim, qu'une grande clameur s'éleva dans la ville. Les habitants sortaient en foule de leurs maisons, s'abordaient dans les rues et vociféraient ensemble.

Ils se portèrent sur la place, devant l'auberge de Samuel, qui s'avança sur le pas de sa porte et montra, à la lueur des torches, un visage tout effaré.

« Tu les as laissés bartir! » lui criait-on.

Samuel levait les bras au ciel, essayait de s'expliquer, de se justifier devant ses complices; mais on ne saisissait que ces mots qui revenaient au bout de chaque phrase :

« On a pu mon fin! »

On allait lui faire un mauvais parti, quand Moser et Largentaie arrivèrent.

La foule se tut à l'aspect du maire, qui, montrant les zébrures rouges qui lui couvraient le visage, disait à tout le monde :

« C'est la grafache de ce mautit ovicier. »

Alors tous se regardèrent un moment en silence; puis, comme s'ils s'étaient donné le mot, ils tombèrent sur Largentaie.

Samuel lui-même descendit du perron de son auberge et oublia son vin pour le plaisir de frapper le postillon. Moser seul essayait de protéger son compagnon d'infortune, mais ne réussissait qu'à recevoir les coups égarés.

« Foleur! » répétaient en chœur tous ces furieux, qui accusaient Largentaie de s'être fait payer par les aristocrates, d'avoir prévenu l'officier, d'avoir combiné une tricherie.

Quand il put enfin respirer un peu, le postillon leur cria tout en se frottant les côtes :

« Pour vous prouver que ce n'est pas ma faute, je vais me mettre à leur poursuite. Qui veut venir avec moi? »

De nouveau le silence se fit. Un combat se livrait dans toutes ces âmes entre la cupidité et la lâcheté. L'officier et les deux gentilshommes se défendraient : si on les attaquait ainsi en rase campagne, on risquait quelques mauvais coups, et les plus poltrons filèrent par des ruelles détournées, retournèrent au gîte comme des lièvres peureux.

Ceux qui restaient formaient des groupes où l'on discutait à voix basse; mais les résolutions restaient indécises, et tous les yeux se tournaient instinctivement vers le maire, qui semblait méditer profondément.

Moser, en effet, faisait de sérieuses réflexions; il se souvenait des menaces de l'officier et tremblait pour sa peau. Ses amis du comité de Salut public étaient bien loin; le

capitaine avait l'air bien résolu. Comment faire pour n'être pas fusillé, et en même temps pour ne pas dresser cette terrible liste de conscription qui provoquerait sûrement une émeute?

La peur donna à Moser de la résolution. Le plus simple était d'assassiner le capitaine, ou de le prendre avec les aristocrates qu'il escortait; il serait facile ensuite de prouver sa complicité avec eux. Et tirant à part le postillon Largentaie, Moser le menaça de l'accuser comme les autres, de le faire assommer et de lui prendre tout ce que lui avaient donné ses clients, s'il ne ramenait pas morts ou vifs le capitaine et les émigrants.

Le postillon avait compté sur la lâcheté des juifs pour mettre à couvert sa propre lâcheté. Quand il entendit les paroles du maire, il devint tout pâle. C'était donc sérieux : on le prenait au mot. Après un instant de trouble, il reprit contenance, et faisant contre mauvaise fortune bon cœur :

« J'irai, dit-il, mais je ne puis pas les arrêter tout seul. Quels sont ceux qui m'accompagneront? »

Moser, à son tour, se trouva fort embarrassé. Évidemment on le mettrait à la tête de l'expédition, et ce serait lui qui recevrait les premiers coups. Pour éviter un danger lointain et après tout incertain, il s'exposait à un péril immédiat.

Il aurait bien voulu pouvoir rattraper ses paroles; mais le mal était fait, la foule avait entendu la réponse de Largentaie, qui exprès l'avait proférée très haut. Tous étaient de nouveau silencieux, les yeux fixés sur le postillon et sur le maire.

Des jeunes gens se mirent à crier qu'il ne fallait pas laisser échapper les aristocrates, une si bonne proie! Et l'un d'eux expliqua que l'on pouvait, sans trop risquer sa peau, se mettre en embuscade, attendre la voiture, abattre les chevaux, et au besoin tuer les hommes à coups de pistolets.

Largentaie s'échauffait à cette idée : ce plan était de son goût. Non, vraiment, il n'y aurait pas trop de danger, et la capture serait belle; on toucherait double pour les aristocrates et pour le capitaine.

Un quart d'heure après, une troupe d'étranges cavaliers, montés sur des haridelles, quittait la ville, se jetait à travers champs, suivie à distance par tout le peuple de Karlsheim.

. . . . . .

Les émigrants approchaient du Rhin. Maintenant ils se croyaient sauvés, et cependant une immense tristesse les accablait. C'étaient leurs derniers pas sur la terre de France; quand donc la reverraient-ils?

Et dans leur imagination se déroulait toute la douloureuse histoire de leur exil. Ils sentaient d'avance mille préoccupations qu'ils avaient jusqu'alors ignorées. Ils n'avaient jamais connu la valeur de l'argent; ils n'en avaient jamais senti la nécessité quotidienne; ils ne se faisaient aucune idée des difficultés pratiques de la vie, et tout à coup la vie se dressait devant eux avec toutes ses difficultés; ils sortaient de l'opulence et ils allaient lutter en pays étranger, sans amis, sans relations, sans appui, contre toutes les horreurs de la misère.

Le comte et le marquis faisaient des plans, essayaient

de régler d'avance l'emploi de leur temps, de trouver en eux-mêmes des ressources. Hélas! leurs recherches étaient vaines. Ils étaient des êtres de luxe ou de combat; on ne leur avait pas mis dans la main un instrument de travail. Que faire? Que devenir? Ils iraient donc associer leurs misères à celles de tant de malheureux qui les avaient précédés; on les verrait errer dans les rues de Coblentz, désœuvrés et désespérés.

Mme de Fligny et Mme de Sarthenay souffraient du même tourment; mais plus résignées, et aussi plus confiantes que les hommes, elles cherchaient une consolation dans la prière; toutes deux égrenaient leur chapelet, et, dans leur douleur, elles avaient choisi les mystères douloureux de la sainte Vierge, qu'elles méditaient entre chaque dizaine. Cependant, malgré leur piété, elles reportaient souvent leurs réflexions sur elles-mêmes, et alors il y avait de longs silences entrecoupés de sanglots. Mme de Fligny avait pris sa fille sur ses genoux; elle la serrait contre son cœur et la couvrait de baisers, tandis que Mme de Sarthenay caressait les boucles blondes d'Albert, qui restait debout, appuyé contre elle.

Le pauvre petit était habitué à ces scènes douloureuses, qui s'étaient renouvelées si souvent durant l'horrible voyage; il sentait cependant que l'on était à un moment solennel, à une heure décisive, et il pleurait aussi.

On venait de quitter la grande route; on avait pris, à travers champs, un mauvais chemin où la voiture ne pouvait marcher qu'au pas. Le capitaine, qui courait en avant, revint et dit :

« Nous arrivons sur les bords du Rhin, vous êtes sauvés! »

Il croyait que cette nouvelle allait être accueillie par des exclamations joyeuses; ce furent des sanglots qui lui répondirent. Toutes les préoccupations, toutes les tristesses de la situation présente, se fondaient pour les émigrants en une douleur inexprimable, celle de l'exil qui commençait. Ils regardaient autour d'eux, ils essayaient de distinguer à travers la nuit ce dernier paysage de France, afin d'en graver l'image dans leur souvenir; leurs yeux mouillés de larmes se refusaient à voir.

La voiture avait repris le trot. Les premières lueurs de l'aube paraissaient; une lumière grise tombait du ciel. Les cavaliers aperçurent devant eux, à quelques centaines de mètres, un large ruban argenté : c'était le Rhin. Mais au lieu de hâter leur marche, ils retenaient instinctivement leurs montures, comme pour rester un peu plus longtemps sur le sol de la patrie.

Le capitaine trottait toujours en avant, accompagné de La Vaillance, qui ne comprenait rien à cette expédition nocturne. Tout à coup, devant un gros buisson, l'officier s'arrêta net. Il avait cru entendre un murmure de voix.

Il écouta une minute; il lui sembla que les branches des buissons s'écartaient.

« Qui va là? » cria-t-il d'une voix forte.

Pas de réponse. Alors il arma son pistolet et poussa son cheval vers le buisson. Un coup de feu retentit : le capitaine et son cheval roulèrent sur le chemin.

Les deux femmes poussèrent des cris d'effroi; Mme de

Fligny s'évanouit. Le comte et le marquis s'étaient élancés au secours de l'officier; mais en même temps, de tous les buissons, de tous les fossés, se levaient des hommes, des femmes, des enfants, qui se ruaient à l'assaut de la voi-

Mme de Sarthenay appelait au secours.

ture. Moser, d'une voix rauque, donnait des ordres, excitait son monde. Largentaie, le pistolet au poing, se précipitait sur le capitaine pour l'achever; mais La Vaillance, sans prendre le temps de dégainer, le saisit par les épaules et le jeta, tout meurtri, dans le fossé.

Il y eut une mêlée indescriptible. Les juifs, à force de cupidité, devenaient braves. Le comte et le mar-

quis avaient déchargé précipitamment leurs pistolets et n'avaient pu que blesser deux des agresseurs; maintenant ils n'avaient plus que leurs cravaches pour se défendre; ils éperonnaient leurs chevaux, mais des brigands qui s'étaient jetés aux brides les maintenaient immobiles.

Pendant qu'ils se débattaient ainsi, une partie de la bande coupait les traits de la voiture, malgré la résistance du vieil écuyer, qui se défendait à coups de manche de fouet. Elle brisa les glaces, enfonça les portières. Moser lui-même saisit à bras-le-corps la pauvre comtesse de Fligny et la jeta sur la route. Samuel Aaron, qui jusque-là était resté prudemment derrière le buisson, sortit alors de sa cachette et, arrachant un médaillon que la comtesse portait au cou :

« Foilà, dit-il, bour me bayer te mon fin! »

Mme de Sarthenay appelait au secours; elle tenait d'un bras la petite Marie-Antoinette, et de l'autre se cramponnait aux poignées de la voiture. Albert la défendait, mordait les juifs, les griffait, se battait comme un lionceau.

Le comte et le marquis voyaient tous les détails de cette horrible scène sans pouvoir se dégager de l'étreinte des brigands, qui les tiraient par les jambes, essayaient de les renverser. Enfin, fous de fureur, ils labourèrent les flancs des chevaux d'un si terrible coup d'éperon, qu'ils bondirent tous les deux, entraînant les misérables pendus à leurs selles, et se trouvèrent près de la voiture.

Autour du corps inanimé de Mme de Fligny la lutte fut horrible. Le comte s'était jeté à terre pour parvenir auprès de sa femme, que les misérables piétinaient; le marquis

essayait de refouler les bandits en faisant ruer son cheval. Ils allaient succomber sous le nombre, quand ils entendirent derrière eux des jurons et des cris.

C'était La Vaillance qui jurait et le capitaine qui criait :

« Courage, tenez bon! »

Le soldat avait dégagé l'officier, renversé sous son cheval tué. Ils accouraient tous deux, le sabre à la main.

Ils chargèrent au plus épais de la mêlée. Leurs armes s'abaissaient et se relevaient, rouges de sang. Les juifs, surpris, n'essayèrent pas de résister; la panique les saisit. Moser, balafré d'un coup de sabre en pleine figure, cria le premier :

« Sauve qui peut! »

Et ce fut une débandade dans toutes les directions, une bousculade de déroute.

Mme de Fligny, affreusement meurtrie, gisait sur la route. Le comte la prit dans ses bras comme une enfant, et tous, abandonnant les chevaux et la voiture, se dirigèrent à pied vers le Rhin. Ils allaient silencieux et tristes, comme s'ils suivaient un cercueil.

Le batelier, au bruit de la lutte, s'était prudemment écarté jusqu'au milieu du fleuve; il fallut longtemps pour le décider à venir. Enfin il consentit à prendre les passagers.

Alors M. de Sarthenay se jeta au cou du capitaine.

« Mon ami, lui disait-il, comme vous êtes brave et généreux!... Mais qu'allez-vous devenir maintenant, si ces coquins vous dénoncent? »

Le capitaine fit un geste d'insouciance.

« A la garde de Dieu! répondit-il, je n'ai fait que mon devoir. »

On allait s'embarquer.

« Capitaine, dit Mme de Sarthenay, donnez-nous votre nom, afin que nous puissions prier pour vous tous les jours de notre vie.

— Madame, je m'appelle le capitaine Arnaud. »

Tous tressaillirent.

« Votre père est médecin, et vous êtes en garnison à Strasbourg? interrogea le comte.

— Oui, répondit le capitaine.

— Eh bien, capitaine Arnaud, voici une lettre pour vous. »

Et le comte tendit à l'officier le billet du bon docteur.

Le capitaine parcourut ces quelques lignes. Ses yeux se mouillèrent; il porta le papier à ses lèvres.

« Mon bon père, disait-il, mon bon père, comme je suis heureux d'avoir accompli son désir! »

Et, agitant le billet avec une sorte d'enthousiasme :

« Vous voyez bien que Dieu me récompense! »

A ce moment la comtesse, étendue dans la barque, ranimée par la fraîcheur de l'eau, rouvrit les yeux. Elle comprit toute la scène et, souriant tristement à l'officier :

« Merci, » dit-elle d'une faible voix.

Le capitaine s'avança jusqu'au bord du bateau et, la voix coupée par l'émotion, sans pouvoir prononcer une parole, il baisa la main que lui tendait Mme de Fligny. Comme il se redressait, il aperçut Marie-Antoinette qui vagissait sur les bras de Mme de Sarthenay; il la saisit

dans les siens, l'embrassa longuement et la rendit à la marquise; puis il fit de la main un signe d'adieu et s'éloigna pour cacher son émotion, tandis que le batelier démarrait.

Dans la barque, le comte s'était agenouillé auprès de sa femme, et délicatement lui mouillait le front avec son mouchoir. Le marquis, debout à l'arrière, les bras croisés, gardait les yeux fixés sur la terre de France. Il vit bientôt le capitaine revenir au bord du fleuve et se promener à pas lents; La Vaillance arriva, conduisant par la bride des chevaux qu'il était allé rechercher à l'endroit du combat, où ils broutaient tranquillement. L'officier et le soldat se préparaient à monter en selle, quand un autre cavalier s'arrêta hors de portée de pistolet. Le marquis reconnut Largentaie.

« Capitaine, cria le postillon en se faisant un porte-voix de ses mains, je vais à Paris pour te faire guillotiner. »

Puis, éperonnant son cheval, il disparut.

XVIII

A l'auberge d'Eberthal, petit village près de Coblentz, maître Müller, l'hôtelier, imposait silence aux buveurs de bière rassemblés dans la salle basse, et leur disait en allemand :

« Taisez-vous et allez-vous-en, mes amis, la dame française va mourir. »

Et ces bonnes gens allèrent tristement annoncer à leurs ménagères la lugubre nouvelle, et bientôt on vit, dans la nuit, derrière les fenêtres de chaque maison, la tremblante lueur d'un cierge allumé devant une image de saint : tout le village se mettait en prières pour Mme la comtesse de Fligny.

Les émigrés avaient dû s'arrêter à Eberthal, renoncer à pousser jusqu'à Coblentz. Mme de Fligny se mourait. Son énergie l'avait soutenue tant qu'il avait fallu lutter; maintenant elle retombait sur elle-même; elle s'affaissait, elle s'éteignait doucement.

On avait espéré un moment que le calme et le repos

la guériraient; il avait fallu renoncer vite à cette illusion.

De Coblentz, un médecin français, émigré lui aussi, était venu la voir, et n'avait point caché au comte que sa femme était perdue. La chute terrible et l'affreuse émotion de la dernière alerte avaient brisé en elle tous les ressorts de la vie.

« On ne peut plus espérer qu'un miracle, » avait dit le médecin.

Et ce miracle, le comte le demandait au Ciel humblement et ardemment. Il priait et pleurait pendant le sommeil de sa femme. A son réveil, il s'efforçait de lui cacher son désespoir, mais il ne réussissait pas à la tromper : la comtesse de Fligny se sentait et se voyait mourir.

Elle parlait même de sa mort prochaine et tâchait de préparer son mari à cette affreuse séparation; elle le consolait d'avance, lui traçait sa vie, lui confiait leur enfant.

« Il faudra, lui disait-elle, que vous me remplaciez auprès de Marie-Antoinette; vous serez à la fois son père et sa mère. » Puis elle ajoutait : « Quand elle sera grande, vous lui parlerez de moi; vous lui direz combien je l'aimais sur terre, combien je l'aime là-haut. »

Une autre fois, comme elle était toute souriante, son mari lui demanda ce qu'elle pensait.

« Oh! dit-elle, je fais un rêve d'avenir. »

Le comte tressaillit de joie; sa femme reprenait quelque espoir, et peut-être, à force de volonté, parviendrait-elle à se guérir.

« Quel est ce beau rêve? demanda-t-il.

— Je pense, répondit la comtesse, que lorsque Marie-Antoinette se mariera, après que vous serez retournés en France, elle viendra ici pour prier sur ma tombe avec son mari; leur prière me sera douce. »

Le comte éclatait en sanglots.

. . . . . .

Le marquis de Sarthenay, la marquise et le petit Albert avaient dû quitter leurs amis pour aller jusqu'à Coblentz. Ils devaient y retrouver des parents et leur emprunter un peu d'argent : ils avaient dépensé pendant le voyage tout ce qu'ils avaient emporté.

Il y avait huit jours qu'ils étaient partis. Le comte avait seulement reçu du marquis une lettre qui lui annonçait d'infructueuses démarches, et son angoisse s'était encore augmentée de ces embarras matériels. Enfin une autre lettre arriva, annonçant que l'on avait trouvé quelques louis, et que l'on reviendrait le soir même.

Ce soir-là le premier souffle de printemps passait sur la campagne; l'air était si doux, le ciel était si beau, que la comtesse supplia son mari de la conduire devant la porte de l'auberge, sur le banc de pierre, où elle respirerait mieux.

Elle s'assit, enveloppée de châles. Les enfants du village regardaient de loin les deux étrangers; les paysans qui passaient sur la route les saluaient avec respect. Tous ces braves gens connaissaient leur histoire par une servante de l'auberge qui savait un peu de français, et causait tout le long du jour avec la vieille nourrice.

Un cercle se fit bientôt autour des émigrés; mais il y avait dans tous les regards tant de sympathie, de douce et respectueuse pitié, que cette indiscrétion n'était pas gênante. Des jeunes filles apportèrent des fleurs, les premières de l'année, qu'elles venaient de cueillir, et les offrirent à la pauvre comtesse, qui souriait à tous, remerciait gracieusement. Les enfants, enhardis, s'approchèrent, elle les caressait doucement, frisant des doigts leurs boucles blondes Enfin, un vieillard écarta tout le monde en disant qu'il ne fallait pas fatiguer la malade.

Le comte et la comtesse demeurèrent seuls. La soirée avançait, une soirée magnifique qui semblait célébrer, sous les rayons du soleil couchant, la résurrection de la nature. Mme de Fligny resta longtemps silencieuse, la main dans la main de son mari, puis tout à coup elle se mit à parler : elle rappela toute leur vie commune, leurs fiançailles, leur mariage, les joies de leur intimité; elle eut un mot pour tous ceux qui avaient été leurs amis; au souvenir de Feigneux elle s'attendrit :

« Pauvre Feigneux! si vous le retrouvez vivant quand vous retournerez en France, il faudra le mettre à l'abri du besoin. »

Elle refit en imagination leur horrible voyage.

« Dieu protège le capitaine Arnaud! » dit-elle quand elle se reporta à Karlsheim.

Enfin elle arriva au terme douloureux, à ce petit village d'Elberthal :

« Et dire, conclut-elle mélancoliquement, que je suis venue si loin chercher mon tombeau ! »

Alors le comte sentit en lui-même une révolte contre cette fatalité atroce.

« Non, dit-il tout à coup avec violence, non, je ne veux pas que tu meures !

— Pourquoi cette vaine parole? répliqua la mourante; il vaut mieux se résigner. Je me résigne, moi, quoique la mort me soit cruelle. »

Et posant sa tête sur l'épaule de son mari :

« Oh ! mon ami, je ne vous ai jamais autant aimé ! »

. . . . . .

Dans la nuit, le marquis de Sarthenay, la marquise et le petit Albert arrivèrent de Coblentz.

L'hôtelier Müller venait, comme on l'a vu, de renvoyer ses clients. Les servantes, assises sur les marches de l'escalier, pleuraient avec la vieille nourrice; le médecin du village sortait et parlait à Müller, et ses paroles augmentaient la désolation des servantes.

Le marquis et la marquise comprirent qu'ils arrivaient à l'heure suprême. Pâles d'émotion, ils pénétrèrent dans la chambre. Le comte, agenouillé au pied du lit, sanglotait éperdument; la comtesse délirait, balbutiait des mots inintelligibles.

La marquise courut à elle, tandis que le comte, qui s'était relevé, tombait dans les bras du marquis.

Mme de Fligny reprit bientôt ses sens; elle reconnut ses amis et fit signe qu'elle voulait parler.

« Merci, dit-elle d'une voix faible comme un souffle; je ne vous oublierai pas, ne m'oubliez pas. »

M. de Fligny lui présenta Marie-Antoinette endormie.

Elle la considéra avec une infinie tendresse :

« Dors bien, mon enfant, soupira-t-elle, je te bénis de tout mon cœur. »

Puis, attirant à elle le petit Albert :

« Je veux te bénir aussi. »

Et regardant la marquise :

« Dieu veuille, ajouta-t-elle, que mon rêve s'accomplisse ! »

Le curé entrait : tous s'agenouillèrent. Mme de Fligny, d'un suprême effort, se redressa un moment pour recevoir son Dieu. Elle retomba inerte sur ses coussins : à côté d'elle le prêtre récitait maintenant les prières des agonisants.

Et comme il disait : « Partez, âme chrétienne, » la mourante, entendant sans doute l'appel de Dieu, fixa sur son mari un regard infiniment doux, et ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes pour le sommeil éternel.

Le lendemain, sur la fosse toute fraîche, sur l'humble tombe sans mausolée, les jeunes filles d'Éberthal répandirent les fleurs qu'elles avaient cueillies pour la dame française, les fleurs que l'exilée, la veille de sa mort, avait oubliées sur le banc de pierre.

ÉPILOGUE

Un matin de l'année 1809, deux Pères capucins cheminaient silencieusement sur la route qui va de Saint-Rimand au village de Fligny. Comme ils arrivaient en vue des ruines du château, le plus âgé, les montrant du doigt, dit à son compagnon :

« Regardez, mon frère!

— Mon père, répondit le religieux, je vois l'œuvre de mon crime.

— Je vous ai conduit ici pour le réparer, mon frère; le vieux Granchin, l'acquéreur des biens du comte de Fligny et du marquis de Sarthenay, va mourir. Allez vers lui, parlez-lui de la justice divine, menacez-le des châtiments éternels. Tous ses enfants sont morts : il est seul au monde, et, s'il n'est point possédé par le démon de l'avarice, il restituera.

— Merci, mon père, répondit le moine; accordez-moi votre bénédiction.

— Que la miséricorde de Dieu vous bénisse! » dit le vieillard en traçant un signe de croix.

Et le frère Paul se dirigea vers la maison de Granchin.

. . . . . .

Trois jours après, de retour au couvent, frère Paul entrait dans la cellule de son supérieur.

« Mon père, disait-il, Granchin est mort pieusement et m'a confié son testament, par lequel il restitue tous leurs biens au comte de Fligny et au marquis de Sarthenay.

— Mon frère, remercions Dieu. »

Les deux religieux s'agenouillèrent. Bientôt le supérieur se releva, tandis que le frère Paul restait à genoux pour recevoir ses ordres.

« Mon frère, vous partirez ce soir. Vous parcourrez tous les pays où se sont établis les émigrés; vous ne reviendrez ici que lorsque vous aurez remis au comte de Fligny et au marquis de Sarthenay, ou à leurs héritiers, le testament de Granchin. Acquittez-vous de cette mission sans vous faire connaître. »

Le soir venu, le frère Paul prit son bâton de voyage, rabattit son capuchon, et, priant Dieu de conduire ses pas, il se mit en route.

En passant à Nancy, il apprit qu'une exécution capitale allait avoir lieu. Un malfaiteur, nommé Brutus Manglat, qui s'était signalé par ses crimes dans plusieurs villes de France, venait enfin d'être pris par les gendarmes, au moment où il allait assassiner une vieille femme pour la voler.

Quand le frère Paul entendit ce nom, il pâlit extraordinairement.

« Que Dieu est bon pour moi! murmura-t-il. Pourquoi m'a-t-il comblé de ses grâces malgré mon indignité? »

Et, se frappant la poitrine, il ajoutait :

« Ne suis-je pas aussi coupable que Brutus Manglat? »

Un moment il hésita à continuer sa route. Il aurait désiré voir dans sa prison son ancien complice; il aurait voulu le préparer à la mort. Deux vertus combattaient dans son âme : la charité et l'obéissance. Mais comme le moine est avant tout l'homme de l'obéissance, ce fut l'obéissance qui l'emporta, et frère Paul continua son voyage.

Pendant six mois, il parcourut à pied toutes les routes d'Allemagne. Enfin, après bien des recherches, il apprit que le comte de Fligny et le marquis de Sarthenay s'étaient fixés en Russie, à Odessa.

. . . . . .

A l'auberge de Karlsheim, dans la salle basse, deux officiers se mettaient à table.

« Vous semblez fatigué, mon général? disait le plus jeune.

— Parbleu! répondait le général, je n'ai pas de chance, moi : à chaque campagne, une blessure nouvelle, et la dernière, celle de Wagram, n'est pas encore guérie. Oh! vous verrez, vous, jeune homme, quand vous aurez couru à travers toute l'Europe!... Mais je ne me plains pas; je ne demande que de pouvoir continuer longtemps. »

Puis, changeant brusquement de sujet :

« Vous allez à Strasbourg, lieutenant? j'y étais en garnison en 93, quand j'étais capitaine. »

Et le général Arnaud, commandant les hussards de la garde, grand-officier de la Légion d'honneur, baron de

« Eh bien! Samuel, me reconnais-tu, vieux coquin? »

l'Empire, se mit à rêver. Le jeune lieutenant respecta son silence.

Mais bientôt le général le rompit de lui-même.

« Il m'arriva ici, à Karlsheim, une curieuse aventure, et je faillis réellement en perdre la tête, » dit-il.

Et s'interrompant encore :

« Holà! Samuel! »

Samuel Aaron, vieilli, courbé en deux, accourut clopin-clopant.

« Eh bien, Samuel, me reconnais-tu, vieux coquin ?

— Non, dit Samuel, qui salua jusqu'à terre.

— Te souviens-tu au moins de La Vaillance, qui avait bu ton vin ?

— Ah ! foui ! fit Samuel.

— Il est mort en brave, d'un coup de sabre. Et Moser, l'estimable maire qui m'as mis en relations si désagréables avec le comité de Salut public, qu'est-il devenu ?

— Il est riche, prononça respectueusement le juif; il est panquier à Paris.

— Ah ! la vieille canaille, dit en riant le général; eh bien, j'irai le voir pour régler avec lui un compte qu'il n'a certainement pas inscrit sur ses livres. »

Mais Samuel repartit d'un ton solennel :

« Il est l'ami de Fouché. »

— Ah ! ça ne m'étonne pas. Mais une autre de tes vieilles connaissances, Largentaie, était aussi l'ami de Fouché, qui l'employait pour la haute police; cela ne l'a pas empêché d'être fusillé quand l'empereur a su qu'il vendait à l'étranger des secrets d'État. Maintenant, Samuel, va-t'en, et porte-nous de ce bon petit vin que La Vaillance aimait tant. »

Et, se retournant vers le lieutenant, le général Arnaud se mit à conter une histoire que le jeune homme écoutait avec un intérêt palpitant.

Tout à coup, cependant, cet intérêt sembla faiblir. Une voiture venait de s'arrêter devant l'auberge et le

jeune officier, placé auprès de la fenêtre, avait vu descendre trois gentilshommes encore vêtus à la mode de l'ancien régime. L'un d'eux, tendit la main à une jeune fille et entra avec elle dans la salle commune.

La jeune fille était blonde, gracieuse et svelte; ses yeux bleus se voilaient d'une grande tristesse; deux larmes coulèrent lentement; elle les essuya bien vite et ses lèvres remuèrent faiblement comme pour une prière.

Samuel s'approcha pour faire ses offres; à sa vue la jeune fille eut un irrésistible mouvement de dégoût.

Le général, entraîné par son histoire, n'avait pas remarqué les nouveaux venus; il s'aperçut seulement des distractions du lieutenant, et, d'un ton bourru:

« Là! voilà que je vous ennuie; vous ne m'écoutez plus. Voyons! qu'y a-t-il pour vous distraire?

— Une charmante jeune fille, dit l'officier, qui est assise là-bas, tout près de la porte.

— Une jeune fille! cela ne m'intéresse pas, grommela le général, je ne suis plus à l'âge où l'on se marie. »

Cependant il se retourna, et quand il eut bien regardé la jeune fille et le gentilhomme, il se prit à réfléchir, et se parlant à lui-même:

« J'ai déjà vu ces visages-là; mais où donc? où donc les ai-je vus? » Et après un silence: « Ce n'est pas possible! ce serait un miracle! »

Comme il en était là de sa méditation, un vieillard et un jeune homme entrèrent et se dirigèrent vers la table qu'occupaient leurs compagnons. Mais le vieillard aperçut Samuel qui attendait humblement les ordres de ses clients:

« Tiens, dit-il au plus jeune, voilà Samuel. »

Il n'avait pas fini de parler que le juif, empoigné à la gorge, râlait à perdre l'âme, sous l'étreinte du jeune homme.

Le général s'élança :

« Lâchez-le, jeune homme, c'est une canaille ; mais ce que vous faites là n'est pas brave.

— Lâche-le, Albert ! » commanda le vieux seigneur.

Samuel, délivré de ce terrible étau, alla tomber sur une pile d'assiettes.

« Albert ! s'écria le général, Albert ! Vous êtes Albert de Sarthenay ? »

Et, sans attendre la réponse, il tendit les mains au marquis et au comte.

« Je suis, dit-il, le général Arnaud. »

. . . . . .

Pendant quelques minutes, les deux gentilshommes, muets de surprise et de joie, ne purent que serrer les mains de leur bienfaiteur.

Le marquis recouvra le premier la parole :

« Mon Dieu ! est-ce possible ? s'écriait-il. Quelle merveilleuse rencontre ! »

Et se tournant vers Albert et Marie-Antoinette :

« C'est lui, c'est ce capitaine Arnaud pour lequel nous prions tous les soirs.

— Nous ne vous avons pas oublié, disait le comte ; mais nous vous croyions mort sur l'échafaud, victime de votre dévouement pour nous.

— J'en ai été bien près, répondit le général ; Thermidor m'a sauvé.

— Nous vous avons écrit à tout hasard, reprit le marquis, sans savoir si vous étiez en vie; sans doute vous n'avez pas reçu nos lettres?

— Mais si, j'en ai reçu une. Vous étiez alors à Vienne, c'était après Marengo; j'étais déjà colonel. Je vous ai répondu en vous offrant de prendre Albert dans mon régiment.

— Ah! quel malheur! s'écria Albert, nous n'avons jamais reçu cette réponse; nous étions partis pour Odessa.

— Pour Odessa? interrogea le général avec surprise; vous avez vécu si loin de la France! mais, ajouta-t-il en baissant la voix, je n'ose vous interroger. Je ne vois plus ni Mme de Fligny ni Mme de Sarthenay?

— Hélas! elles sont mortes toutes deux, » répondit le comte.

Il y eut quelques instants de douloureux silence; le marquis reprit:

« Mais vous, général, dites-nous votre histoire.

— Oh! mon histoire est bien simple. Après que vous fûtes sauvés, je retournai à Strasbourg, où je fus bientôt arrêté par ordre du comité de Salut public, sur la dénonciation de Moser et de Largentaie.

« On me conduisit à Paris; je passai devant le tribunal révolutionnaire; mon affaire était claire, j'étais accusé par tous les juifs de Karlsheim; ce coquin-là, — ici le général désignait Samuel, qui à la porte de sa cuisine montrait timidement le bout de son nez, — ce coquin-là avait signé comme les autres.

« Je fus condamné, et j'attendais à la Force mon tour de

guillotine, quand la chute de Robespierre me dispensa de cette pénible formalité. Je repris du service; depuis lors j'ai sabré un peu partout et vous voyez le résultat: douze campagnes, neuf blessures, grand-officier, général de brigade et baron de l'Empire.

« Je reviens de Wagram et je vais passer un congé auprès de mon vieux père, qui vit encore. Je voulais faire le voyage à cheval; mais ma dernière blessure me fait trop souffrir, et j'attends ici le passage de la malle-poste de Strasbourg à Paris.

— Général, dit le marquis, vous n'attendrez pas, nous avons une place dans notre voiture.

— J'accepte, répondit le général, mais d'abord à votre tour, dites-moi votre histoire. »

Le comte de Fligny raconta l'arrivée au village d'Eberthal et la mort de sa femme; puis il céda la parole au marquis.

« Après la mort de Mme de Fligny, commença celui-ci, nous nous réfugiâmes à Coblentz; nous y gagnions à peu près notre vie en donnant des leçons quand il fallut fuir encore devant l'armée française qui envahissait l'Allemagne. Mais cette fois nous n'avions plus de voiture, plus de chevaux, plus d'argent. La marquise de Sarthenay succomba à ces nouvelles fatigues à Oberlau, petite ville de Bavière. Ainsi nous marquions d'une tombe chacune de nos étapes dans l'exil.

« Nous allâmes à Vienne; on m'y offrit de prendre du service dans l'armée autrichienne, mais l'Autriche faisait la guerre à la France, et je me souvins de vos paroles:

« L'armée républicaine est toujours l'armée française. » Je refusai, je préférai la misère.

— Vous êtes un bon Français, et votre courage vaut mieux que le mien, dit le général en s'inclinant.

— Je ne fis que mon devoir, » répondit le marquis.

Et, poursuivant le cours de son récit, il reprit :

« Enfin nous apprîmes que le duc de Richelieu, émigré comme nous, était devenu gouverneur d'Odessa, et nous allâmes nous mettre sous sa protection.

« Là, nous avons trouvé un peu de calme et de bonheur. Le comte et moi, nous avons fondé une école où venaient s'instruire les jeunes nobles d'Odessa qui se destinaient à l'armée. Albert lui-même a suivi ces cours; après la paix de Tilsitt il a pris du service dans l'armée russe, et il s'est battu bravement contre les tribus insurgées du Caucase. »

Le général fit un geste de surprise, et d'une voix presque sévère :

« Pourquoi, dit-il, ne s'est-il pas engagé dans l'armée française, et pourquoi vous-mêmes n'êtes-vous pas revenus en France? »

Ce fut Albert qui répondit à cette accusation directe:

« En France toute notre fortune était perdue, nous n'avions aucun moyen d'existence, tandis qu'en Russie nous vivions tant bien que mal. Dieu sait combien j'ai souffert de ne pouvoir servir mon pays, mais le tsar avait déclaré que le jour où je quitterais la Russie, le marquis de Sarthenay et mon père devraient la quitter aussi.

— C'est vrai ! dit le marquis.

— Mais au moins, insista le général, aviez-vous l'autorisation de servir ainsi à l'étranger?

— Oui, répondit Albert, l'empereur m'avait accordé cette faveur à la demande du tsar.

— Alors tout est bien, fit le général, dont les scrupules de patriotisme et de discipline étaient apaisés.

— Il y a trois mois, reprit le marquis, nous étions tous réunis à Odessa quand un capucin français vint frapper à notre porte. Il était exténué de privations et de fatigues, mais avant de recevoir aucun secours il nous remit un pli cacheté. C'était le testament d'un homme qui avait acquis tous nos biens pendant la Révolution et qui, touché de repentir à son heure dernière, nous les restituait.

« Le bon religieux avait fait à pied le voyage de Fligny à Odessa. Il n'a pas voulu accepter longtemps notre hospitalité, mais ce sera lui, si ses supérieurs le permettent, qui bénira le mariage d'Albert et de Marie-Antoinette.

« Après son départ nous avons fait bien vite nos préparatifs et nous avons repris, pleins de joie, la route de France. Nous avons voulu que notre retour fût aussi un pèlerinage aux lieux de nos douleurs, c'est pourquoi nous nous sommes arrêtés à Oberlau, puis à Éberthal, et aujourd'hui à Karlsheim. »

. . . . . .

Le marquis se tut. Le général Arnaud, souriant, observa un moment les deux jeunes gens, qui rougissaient sous son regard, puis s'adressant à Albert:

« Vous devez avoir bonne mine en uniforme? Quel grade aviez-vous dans l'armée russe?

— J'étais lieutenant.

— Allons! comme cadeau de noces, j'espère que l'empereur vous donnera sur ma demande un brevet de capitaine.

— Général, s'écria Albert tout vibrant de joie, vous comblez tous mes vœux! »

Mais le général ne l'écoutait pas, il contemplait Marie-Antoinette:

« Et dire, murmura-t-il, comme se parlant à lui-même, que c'est cette belle jeune fille que j'ai embrassée sur le bord du Rhin quand elle était en maillot. »

Marie-Antoinette avait entendu; légère et gracieuse, elle se leva et se penchant vers le général:

« Général, votre baiser..., voulez-vous que je vous le rende? »

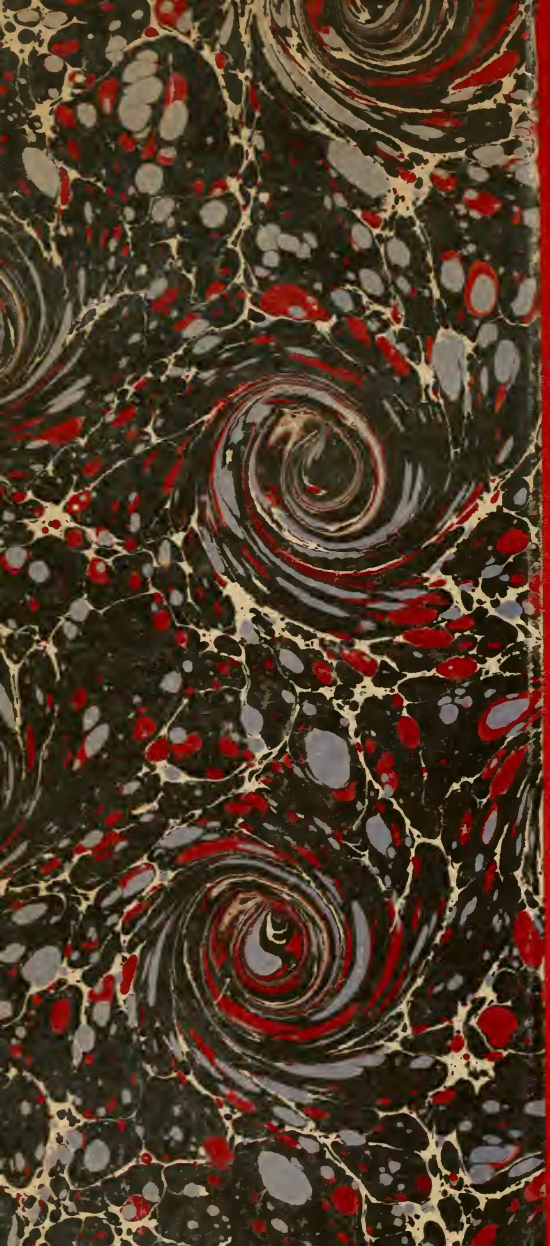
. . . . . .

Un an après, dans l'église de Fligny, le Père Paul célébrait le mariage d'Albert de Sarthenay, capitaine aux hussards de la garde, avec Marie-Antoinette de Fligny. Au moment où il bénissait les jeunes époux, sa voix trembla d'émotion et de joie. Crovin, l'ancien jacobin, devenu capucin, sentait qu'il était bien pardonné.

27528. — Tours, impr. Mame.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2267
G4F3

Gournay, J
Une famille d'émigrés